

64/12



BRABANT

tourisme

XIV 64.

n° 12 - décembre 64

n° 15 - décembre 64



Nivelles : Le cloître



Notre prochain grand rendez-vous touristique à NIVELLES
"ville qui rit, ville de Jean"

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

ETRANGER : 100 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- A l'Aube de 1965... par M.-A. Duwaerts ... p. 1
- Restauration d'une statue de Desenfans au Palais de Justice de Nivelles, par V.-G. Martiny ... p. 3
- Bruxelles à cheval, par H.-P. Henri-Jaspar ... p. 7
- Saint Michel, par Comte J. de Borchgrave d'Altena ... p. 10
- Sept-Fontaines, par Jean Pierard ... p. 21
- La grande pitié de la Chapelle d'Houtem à Hoegaarden, par J. de Kempe-ner ... p. 26
- Le « Dernier Voyage » de Philippe le Hardi, par C. Derie du Brunchez ... p. 32
- Promenade dans le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge, par Joseph Delmelle ... p. 36
- A propos de Lennik-Saint-Martin, par M.-A. D. ... p. 40
- Hommes et Paysages de Turquie, par Yves Boyen ... p. 44
- Christl Nativitas, par Geneviève C. Hemeleers ... p. 47
- Les émaux de Pierre Vin, par M. D. V. ... p. 52
- Fin d'année, par Françoise Alain ... p. 53
- Un cadeau « brabançon », par Jean de Rivieren ... p. 59

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

Anderlecht. — Le Bégünage : La Chambre de la Grande-Dame.

Copyright : le Berrurier.



19-05-1993

Editorial

A L'AUBE DE 1965...

A l'aube de 1965... Quoi, me direz-vous, déjà ?
Eh oui, déjà !

A l'aube de 1965, donc, il m'appartient de présenter à tous nos amis, fidèles lectrices, fidèles lecteurs, jeunes et moins jeunes, nos meilleurs vœux pour l'An Neuf qui approche à pas de géants. Tâche agréable s'il en fût et aussi, bien sûr, respect indispensable de la tradition — ce puissant lien du présent avec le passé.

A l'aube de 1965, nous tenons à vous exprimer notre gratitude émue, pour votre inébranlable fidélité à notre revue, à notre Fédération.

Votre confiance nous honore, nous est un appui précieux, un solide encouragement dans le combat que nous menons avec ardeur, pour faire connaître, apprécier à leur juste valeur les exaltantes beautés que recèle — dans les différents domaines — notre vieille terre brabançonne.

Notre espoir ? Ne pas vous décevoir dans les mois à venir !

Notre rôle ? Poursuivre avec acharnement, comme par le passé, la stricte mission d'information qui nous échet.

Informé ? De quoi et comment ? En vous fournissant une documentation riche, d'intéressantes suggestions, une vision objective de notre patrimoine culturel, touristique et artistique.

Tel a été, est, et restera notre but primordial.

Promouvoir le tourisme en Brabant comporte en tout premier lieu, l'accueil affable, cordial et spontané des nombreux visiteurs intéressés, tant belges qu'étrangers. Cette excellente disposition d'esprit à l'égard d'autrui, agrémentée d'un large sourire mais imbue aussi de sentiments de responsabilité et de foncière probité dans les « public relations », ces qualités, dis-je, seront tout spécialement requises en 1965, année qui s'annonce très grande, voire faste, puisque aussi bien se déroulera la commémoration du 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo, groupant toute une série d'imposantes manifestations.

Promouvoir le tourisme d'accueil, n'est-ce pas aider au maximum nos syndicats d'initiative, n'est-ce pas guider et épauler leur action ? Fort heureusement, ce ne sont pas les bonnes, les fortes volontés, celles se traduisant par des actes, qui manquent en Brabant.

Et pourtant il faut souligner — le fera-t-on jamais assez ? — le dévouement constant et désintéressé de tous ceux qui animent ces syndicats d'initiative au milieu, hélas très souvent, d'une indifférence incompréhensible de la part des habitants de leurs villes ou de leurs communes.

Pour guider, pour épauler ces dirigeants, nous les convions à assister nombreux à nos prochaines grandes journées d'études et d'informations qui se dérouleront à Nivelles, capitale de notre Roman Pays brabançon.

Ces journées soulèveront, nous l'espérons, le même succès, le même écho, que celles de 1964 à Aarschot, où le colloque a défini le climat du tourisme de demain, sous le signe de l'expansion économique et de l'enrichissement culturel.

A ce colloque, M. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant, plaïda avec chaleur *la cause du Brabant, terre de passage mais aussi terre d'accueil, par excellence, trop longtemps systématiquement ignoré au profit du littoral, des Ardennes et de certaines villes d'art, politique dangereuse et déplorable si l'on songe que le Brabant, planté au carrefour de l'Europe, est en passe de devenir non seulement la plaque tournante, mais aussi le gigantesque dortoir du Marché Commun.*

Le gouverneur souligna avec force que « *sous-équipé, à l'égal d'ailleurs des autres régions du pays, le Brabant entend mériter et défendre sa position privilégiée par l'instauration d'une politique franche et loyale d'interprovincialisme dont le pays tout entier bénéficiera à pleines mains* ».

Et M. de Néeff définit les réalisations brabançonnes et esquissa les projets futurs dont l'ampleur des unes et l'audace constructive des autres, ne manqueraient pas de « frapper » M. Bertrand, ministre des Communications, qui assura notre province de son appui dans toute la mesure des moyens mis à sa disposition, pour accélérer la valorisation du riche patrimoine touristique du Brabant.

Les journées de Nivelles, « ville qui rit, ville de Jean » dont le programme des manifestations

spéciales s'avère des plus intéressantes, permettront de faire le point qui s'impose.

La Fédération se doit de poursuivre, en cette année 1965, son action visant à la promotion du tourisme tant intérieur (qui représente, on le sait, plus de 75 % du mouvement touristique belge) qu'étranger, et, sur ce dernier plan, la Belgique jouit d'une position confortable.

Enfin, en ce qui concerne notre action future, révélons dès aujourd'hui que des plans sont à l'étude en vue de mettre sur pied un ensemble de manifestations dont le retentissement sera certain tant en Belgique qu'à l'étranger. Leur réalisation est poursuivie avec ténacité, avec acharnement même, et nous espérons fermement pouvoir les mener à bien et vous en communiquer bientôt le détail.

Cette documentation utile vous sera fournie par « Brabant Tourisme » qui s'efforce, — ainsi que vous pouvez le constater de visu par la publication du présent numéro spécial, — d'améliorer encore et toujours les qualités d'impression de son meilleur moyen de contacts avec ses lecteurs.

Aidez-nous à parfaire l'œuvre accomplie, faites-nous part de vos remarques, suggestions et critiques, propagez notre revue afin de procurer à d'autres brabançons une source de joies pures.

Un ultime souhait : que 1965 soit une grande année touristique pour notre fier et rayonnant Brabant !

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Cotisations pour 1965: 100 F

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès à présent, songer au renouvellement de leur cotisation et de verser la somme de 100 F (pour l'étranger : 120 F) ou de 160 F (pour l'étranger : 190 F), pour une ou les deux éditions de la « Revue Brabant », au C.C.P. n° 3857.76 avant le 15 décembre prochain.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs que la cotisation couvre le service de notre revue à partir du 1^{er} janvier.

Les numéros du dernier trimestre peuvent être obtenus à raison de 15 F le numéro.

Restauration d'une statue de Desenfans au Palais de Justice de Nivelles

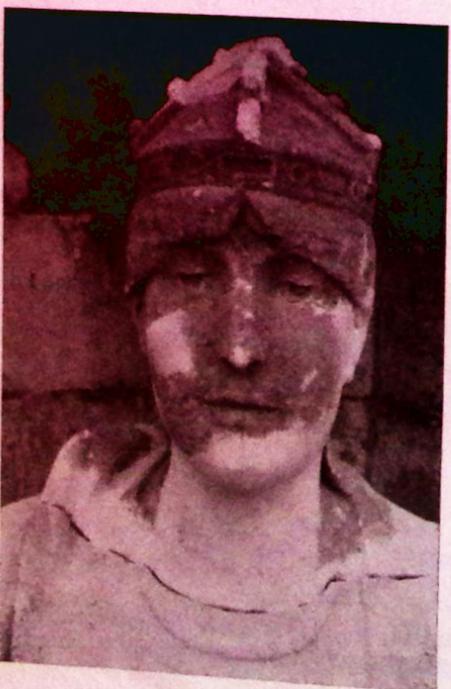


LE dossier de la construction du palais de justice de Nivelles, conservé dans les archives de la Commission royale des monuments et des sites (1), révèle bien des aspects de la procédure entamée par l'administration provinciale afin de mettre à la disposition du ministère de la justice un bâtiment qui, tout en répondant aux nécessités de l'apparat judiciaire, marquerait l'intérêt que le maître de l'ouvrage portait au prestige de la magistrature de l'arrondissement, l'une des plus anciennes du Brabant.

(1) Dossier n° 7439. Cfr. aussi les **Rapport présenté au conseil communal... pour l'année 1885-1886**, pp. 25-40 (estimation, emplacement etc.) et **1886-87**, pp. 22-23 (terrain) ainsi que le **Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie**, t. XXVII, 1888, p. 136 (approbation du projet et t. XXVIII, 1889, p. 387 (approbation du projet modifié).

Fig. 1. Ci-dessus : Vue du Palais de justice de Nivelles sur l'angle de la place Albert 1^{er} et de la rue de Bruxelles (Photo : A. Bosch).

Fig. 2. Ci-contre : Le pignon de la Justice montrant l'échafaudage ayant servi au statuaire en 1959 (Photo : G. Dobbels).



De haut en bas : Fig. 3 : Empreinte au plâtre de la cassure de la statue. Fig. 4 : Reconstitution de la tête à l'aide des morceaux subsistants. Fig. 5 : Recherche in situ du raccord nécessaire (Photos : G. Dobbels).

Le projet de l'édifice fut mis au concours après que son programme, approuvé par la Députation permanente le 23 mars 1887, eut été soumis pour avis à la Commission des monuments le 12 avril suivant. Les plans d'exécution, dressés par l'architecte Valère Dumortier (2), furent présentés à ce Collège le 27 juin 1888 et visés favorablement le 7 juillet déjà (3). Les travaux, dont le devis s'élevait à 260.000 F, étaient en cours en 1889 sous la haute direction de l'architecte provincial Coulon.

Dès l'origine, deux statues furent prévues pour orner les façades de l'édifice, l'une à l'angle de la rue de Bruxelles et de la place Albert 1^{er} — alors place St-Paul — l'autre dans l'axe du pignon jouxtant la tour. C'est Julien Dillens (4) qui reçut commande de la première : un Jean de Nivelles dont la position en proue sous un dais néogothique accuse quelque peu la fragile silhouette (fig. 1) et dont le sujet, à cause de la présence d'un chien, souleva à l'époque quelque discussion (5). La seconde est l'œuvre du sculpteur Albert Desenfans (6), dont le modèle dut, dans l'exécution, être réduit de dix centimètres de hauteur (7) : une Justice solidement campée dont la pose hiératique contraste violemment l'allure dégagée de Jean.

Chose curieuse, c'est la statue au thème le plus sévère, la mieux protégée des intempéries et apparemment la plus résistante qui, seule jusqu'ici, s'est dégradée : la Justice perdit subitement la tête un beau jour de l'an de grâce mille neuf cent

(2) Né à Wasmes en 1848; décédé à Saint-Gilles lez Bruxelles en 1903. Valère Dumortier fut, en 1872, fondateur et premier président de la Société Centrale d'Architecture de Belgique (Cfr. *L'Emulation*, Bruxelles, juin 1903, n° 6, col. 41-44 et juillet 1904, n° 7, col. 49-52). Entré à l'administration provinciale, il y gravit successivement tous les échelons du grade d'architecte: intérimaire (1^{er} août 1887), adjoint (1^{er} juillet 1888), titulaire (30 mars 1891) pour terminer par architecte en chef (1897). (Archives du Service technique provincial des bâtiments).

(3) Voir le projet initial dans *L'Emulation*, Bruxelles, XV^e année, 1890, ill. 31-40.

(4) Né à Anvers en 1849, mort à Saint-Gilles lez Bruxelles en 1904. Elève de Simonis.

(5) *Bulletin du Comité des correspondants* (de la Commission royale des monuments) de la Province de Brabant, 1889-1895, pp. 13 et 29 (séances des 2 avril et 10 décembre 1889). Une photographie due à M. Nicaise-Castelle fut exposée à Nivelles en 1912 (Cfr. *Catalogue de l'Exposition de photographies d'intérêt local organisée par la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, 29 septembre - 14 octobre 1912, n° 135).

De haut en bas : Fig. 6 : Le modèle terminé et son support destiné à l'appui du pointomètre. Fig. 7 : Détermination des points de repère sur le modèle reconstitué. Fig. 8 : Le report des points sur le bloc à sculpter.

cinquante-neuf. Fort heureusement, il n'y eut accident de personne et les mesures prises immédiatement par le Service provincial des bâtiments et le Corps des pompiers de Nivelles rassurèrent la figure décapitée... et la sécurité des passants.

Le temple de Thémis ne pouvant subsister sous l'égide de son allégorie ainsi mutilée, la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant, par décision du 31 juillet 1959, confia au statuaire Georges Dobbels (8) la délicate mission de rendre — tout au moins en effigie — ses esprits à la Justice. Entreprise hasardeuse s'il en fut, par la situation même à quelque douze mètres du sol, de ce malade de pierre jugé intransportable et par la difficulté de donner le visage qu'il convient à un corps qui a perdu le sien. Dobbels sut faire taire sa propre inspiration pour respecter l'œuvre de son devancier : il rassembla patiemment les morceaux qui avaient pu être sauvés du trop pressant souci de propreté du trottoir et, tel un kinésithérapeute esthéticien, s'aidant de l'amorce des surfaces courbes perdues, remodela savamment, à l'aide de plâtre, les traits de la tête sinistrée dont il subsistait heureusement les éléments essentiels, les yeux, le nez, la bouche et une oreille (fig. 4).

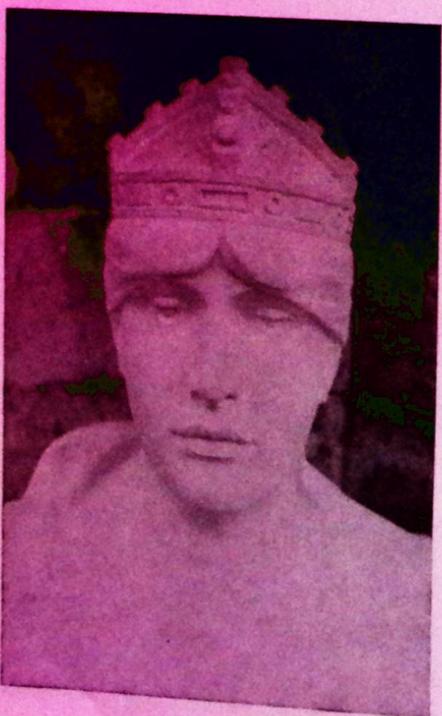
Le raccord de la tête et du tronc fut alors exécuté de la même façon en s'aidant, en plus, d'une empreinte au plâtre de la cassure de la statue restée en place (fig. 3). Un haut échafaudage

(6) Né à Genappe en 1845, mort à Braine-l'Alleud en 1938. Auteur, entre autres, à Bruxelles de l'Art français et de l'Art hollandais (Musée d'Art ancien); des métiers des Couvresseurs de tuiles et des Tapissiers (square du Petit Sablon); d'un Rotisseur, un Arbalétrier et un Archer (Maison du Roi); d'un Saint-Michel (angle de la rue Saint-Michel et du boulevard du Nord); du Jour, de la Nuit, du Travail et de la Danse (passage du Nord); d'une Cigogne (au 85, boulevard Ans-pach); d'un Lis (Jardin botanique); de la Province de Luxembourg (monument Léopold I^{er} à Laeken) et des sculptures de l'Hôtel des Postes (place de la Monnaie).

(7) *Bulletin du Comité des correspondants* (de la Commission royale des monuments) de la Province de Brabant, 1889-1895, p. 13 et 32 (séances des 2 avril 1889 et 6 mai 1890). Une ébauche en bronze fut remise à M^e Gillis, avocat à Ittre; une autre, en plâtre, existe toujours chez les filles du sculpteur à Braine-l'Alleud et ira bientôt rejoindre les collections du Musée archéologique de Nivelles dont nous remercions en passant le conservateur, M. Lesuisse, pour l'aide qu'il nous prodigua dans nos recherches.

(8) Né à Menin en 1910. Professeur de dessin à l'Athénée Robert Catteau. (Sur la manière de l'artiste, cfr. *Bakelants* (Louis) : *Georges Dobbels dans Rythme*, Bruxelles, n° 11, janvier 1952, pp. 21-23, ill.).





tubulaire fut nécessaire à cet effet; il resta en place pour toutes les opérations qui suivirent jusqu'à achèvement complet de la restauration (fig. 2).

La partie détachée étant entièrement reconstituée, le sculpteur procéda sur place à un ajustement des deux pièces et, à l'aide de ripes et de rabotins, ravala légèrement les bords du fragment mobile (fig. 5).

Ce travail étant terminé, la tête ainsi restituée fut garnie d'un socle en plâtre lui assurant la stabilité nécessaire à la mise au point (fig. 6). C'est dans ce support que le praticien réserva, au moyen de vis à large tête, les deux assises fixes destinées aux aiguilles d'un pointomètre, appareil astucieux permettant, au départ de deux points fixes similaires dans un bloc à sculpter, la reproduction exacte des dimensions du modèle grâce à une troisième aiguille-mobile et graduée celle-là — qui indique par différence des divisions notées, la quantité de matière à enlever (fig. 7).

Une centaine de points ayant été ainsi déterminés, le sculpteur reprit ses ciseaux et ses gradines et, s'aidant du maillet, se mit en devoir de dégrossir un morceau d'Anstrudes, pierre du département de l'Yonne, provenance supposée de la matière originale (fig. 8). Suivant au plus près la forme décrite point par point dans la masse, usant parfois du poinçon pour mieux ménager un détail délicat, complétant d'un œil exercé ce que la machine renseigne impersonnellement, il parvint enfin à une copie aussi parfaite que possible (figg. 9 et 10).

Enlever le socle destiné jusque là au pointomètre en réservant un tenon qui assurerait mieux, à la romaine, le raccord de la tête nouvelle sur son support ancien mortaisé, fut le dernier travail en atelier.

Il ne restait plus, à celui qui avait redonné vie à la Justice, qu'à emboîter son œuvre et celle de Desenfans en usant d'une colle synthétique pour assurer une adhérence à toute épreuve.

Et la Justice reprit la pause, un moment délaissée, au haut du pignon où elle avait pris place il y a trois quarts de siècle.

Ce travail de restauration, qui a coûté 25.400 F au Trésor provincial, fut réceptionné le 24 novembre 1959, soit moins de quatre mois après la désignation de l'artiste restaurateur.

Comme ceux de Julien Dillens et d'Albert Desenfans, le nom de Georges Dobbels restera dorénavant attaché à la statuaire du Palais de justice de Nivelles.

V. G. Martiny,

Architecte en Chef-Directeur du Service technique des bâtiments de la Province de Brabant.

De haut en bas : Fig. 9 : Copie terminée, vue de face. Fig. 10 : Vue de profil. Fig. 11 : La Justice a retrouvé sa tête (Photos : G. Dobbels).

BRUXELLES à cheval

LES grandes traditions de la cavalerie, l'esprit cavalier, le souci du soin au cheval, l'esprit de corps du régiment, la discipline de fer et l'application stricte de la devise « Mens sana in corpore sano » font de la Gendarmerie belge un corps d'élite craint parfois mais admiré toujours.

C'est ainsi qu'à la dernière sortie de l'escorte royale, ce n'est pas seulement le côté folklorique de l'uniforme que certains de nos amis étrangers ont admiré mais la prestance, la tenue à cheval et la volonté des hommes qui avaient compris que monter convenablement c'est non seulement maîtriser un animal dans les règles de l'art, mais c'est aussi acquérir la maîtrise de soi, le courage et l'équilibre moral.

Je me propose, aujourd'hui, de vous dévoiler le dessous des cartes et de vous montrer que le plaisir des yeux de quelques minutes que vous avez eu lors du dernier défilé du 21 juillet, a exigé un gros effort tant dans la coordination que dans la préparation de cette cavalerie stationnée dans notre « bonne ville » et formant un des derniers bastions de « Bruxelles à cheval ».

Dès sept heures du matin, après la nourriture et le pansage habituel, les chevaux sont sortis des écuries propres et bien tenues, promenés pour les calmer et attachés aux anneaux respectifs. En mouillant les poils de la croupe, on crée au moyen d'un peigne fin ce damier qui intrigue tant. Les sabots sont nettoyés et cirés, on visse alors les clous spéciaux dans les fers qui empêchent le cheval de glisser sur les pavés de la ville.

Chaque cavalier aidé de jeunes recrues a procédé à la préparation de son cheval et à la vérification



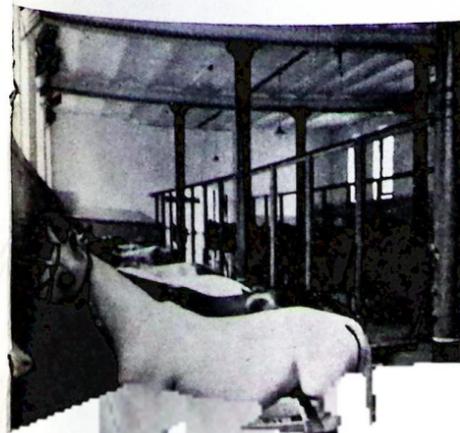
Adjudant en chef « Sorch » de la remonte.

de son magnifique mais fort lourd équipement de couleurs blanches ou rouges sur fond bleu d'après le peloton.

Les chevaux des gendarmes sont alors amenés démontés de la caserne de la légion mobile à l'école de gendarmerie. C'est dans ces derniers bâtiments que sont logés les chevaux des flèches, de la musique et des officiers. Déjà le spectacle est magnifique et vaut le coup d'œil. Pour qui aime cet animal, l'uniformité des robes, la bonne santé des bêtes, la vivacité de ces chevaux bien dressés mais vifs, sont une joie.

Vers 10 heures, ce sont les dernières inspections et le bout-selle. A 10 h 30, la cérémonie toujours

Chaque cheval attend son box.

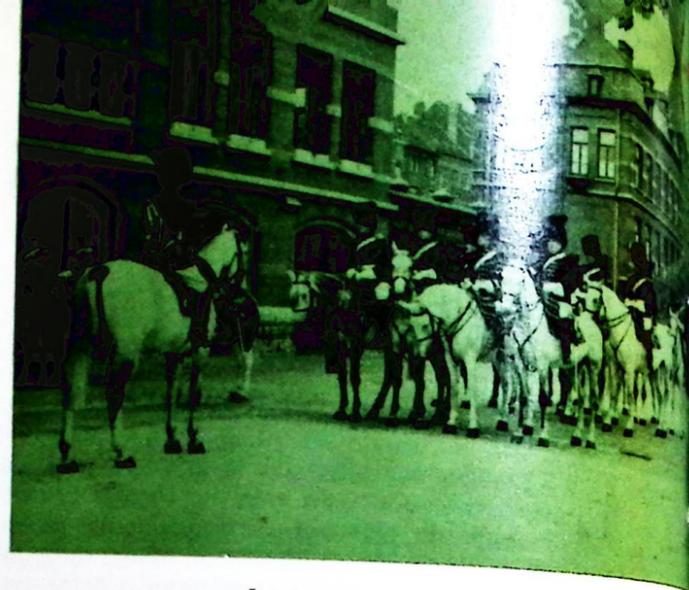


Ordre et propreté des écuries.

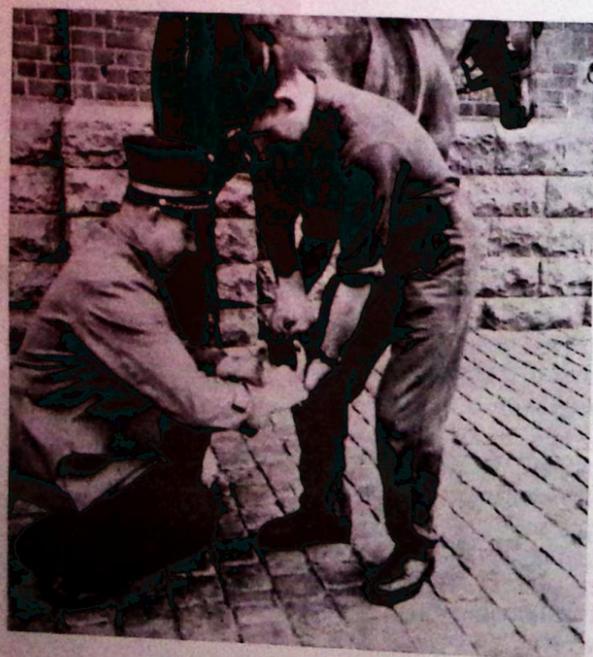


Chaque cavalier est aidé par plusieurs recrues.





« Les trompettes ».



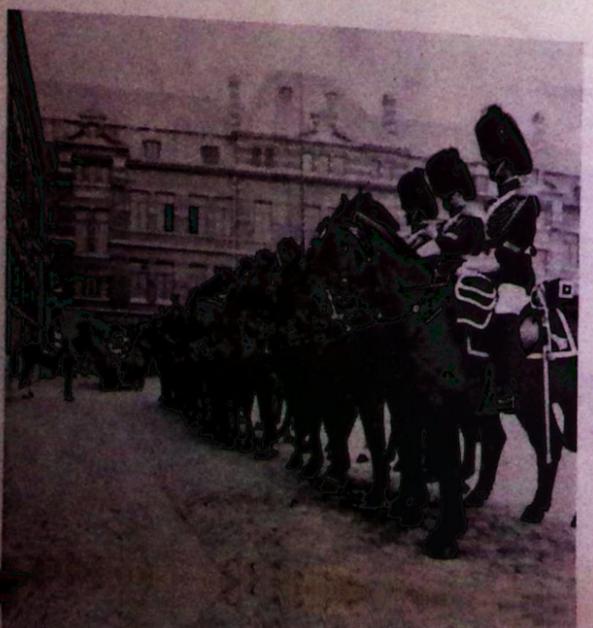
Nos photos :

De haut en bas (à gauche) :

Dernière main-mise du damier.

La pose de clous spéciaux pour éviter le dérapage.

Le boute-selle.



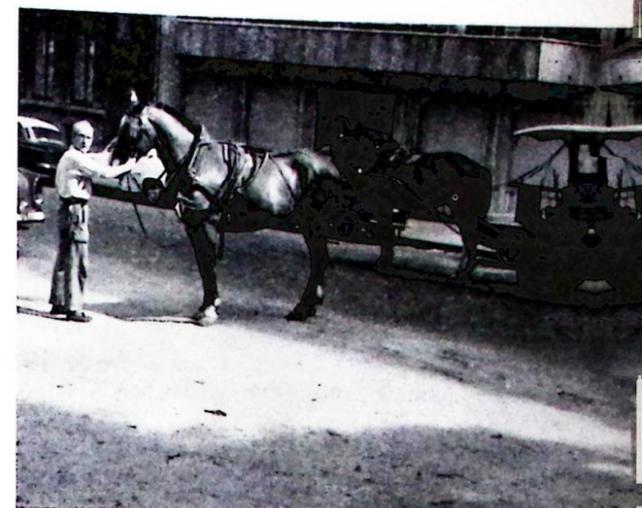
Les pelotons attendant l'étendard et le Commandant de l'Escorte royale.

« Dépannage de l'entée Louise ».

Photos : « Equipe La Cravache ».

poignante de la réception de l'étendard au galop. Le Commandant de l'escorte royale prend alors la tête de ce magnifique escadron tandis que, montés sur leurs chevaux gris, les trompettes sonnent. Le timbalier rythme cette sonnerie avec force sans que son traditionnel cheval pie ne montre le moindre énervement. Ce cheval est guidé par des rênes fixées aux étriers. Quelle dose de patience a-t-il fallu pour arriver à ce résultat...

A 10 h 40, c'est le départ pour le rendez-vous au Palais Royal avec l'auguste personne à escorter et à protéger de l'enthousiasme populaire ou d'une démonstration intempestive. Bien des personnes du public se demandent pourquoi l'escorte royale est encore au monogramme « L III », alors qu'actuellement ce devrait être « B ». La réponse est simple : créée par S.M. Léopold III, l'escorte royale portera toujours ce monogramme dans les temps à venir, changer ces broderies coûterait du reste une fortune. La gendarmerie s'en rend bien compte, il faut voir avec quels soins ces garde-robes sont maintenues en état, tant le folklorique bonnet de véritable ourson



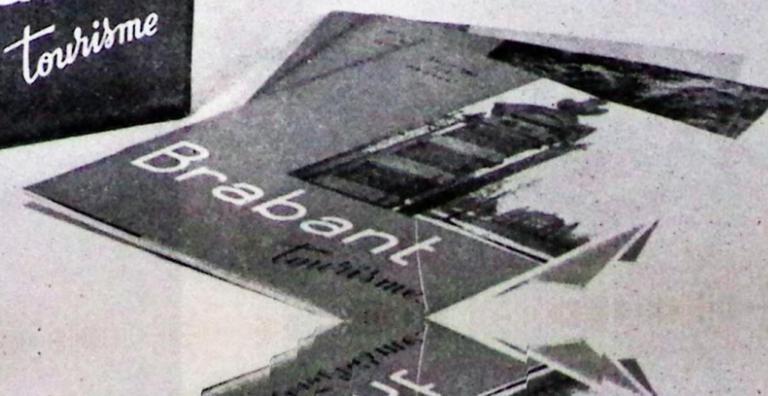
du Canada, que les culottes blanches ou les bottes à l'ancienne. La prochaine fois que vous croiserez cet escadron escortant la voiture royale ou quelque ambassadeur allant présenter ses lettres de créances, songez au « dessous des cartes » et admirez ces hommes, ils en sont dignes.

H.P. HENRI-JASPAR.



POUR répondre aux vœux exprimés par de fidèles lecteurs, la « Revue du Brabant » a fait confectionner un album-couverture, imitation cuir, de teinte rouge très agréable à l'œil et d'une conception moderne fort pratique, qui permettra à chacun de conserver nos numéros au fur et à mesure de leur publication.

Les amateurs peuvent se le procurer au Bureau d'Accueil de la Fédération touristique du Brabant, 2, rue St-Jean, à Bruxelles, au prix dérisoire de 50 F, ou en versant ce montant au C.C.P. 3857.76.





SAINTE MICHEL

SAINTE MICHEL, comme nous l'avons indiqué dans nos premières notes, fut honoré par l'Eglise d'Orient.

Les regrettés Charles Dhiel et Louis Bréhier nous donnèrent de nombreuses précisions à ce sujet.

Le premier, dans ses *Manuels d'Art Byzantin* (Paris - Picard, 1925-1926); le second, dans son ouvrage si bien fait, intitulé : « *L'Art Chrétien, son Développement Iconographique, des Origines à nos Jours* » (Paris - Laurens, 1918).

L'Archange figurait « La Lumière » à Constantinople. On en retrouve l'image dans les églises

ou à Torcello. La Sicile l'honore, notamment à Palerme, dans l'église de la Martorana et dans la Chapelle Palatine, achevée en 1143, sur l'ordre de Roger II. On le retrouve à Monreale.

Le chef des Milices Célestes joue souvent, dans les régions que nous citons, le rôle de gardien, de celui qui accompagne, escorte de près le « Pantocrator » ou la Vierge portant une figure du Christ en Majesté. Ainsi, à Chiti, dans l'île de Chypre, saint Michel, nimbé, se tient à la droite de Marie, lance en main, ailes déployées. Il s'incline vers la Reine des Cieux et son Fils Divin en leur présentant un disque. L'archange Gabriel en fait de même.

Quelques reliefs, des tissus, des orfèvreries et des icônes d'Orient, montrent également l'image de saint Michel.

Nous reproduisons ici un bel émail cloisonné où il figure. L'œuvre provient de Georgie, et date, tout l'indique, du XI^e siècle. Tête hâlée, le Prince des Milices Célestes porte un nimbe vert bordé

L'archange Saint-Michel - émail cloisonné byzantin, provenant de Géorgie, XI^e siècle.



Un des Saint-Michel de Faras, en Nubie, publié dans le Bulletin du Musée National de Varsovie.



Saint-Michel, détail de la figure ci-contre.

de rouge. Ses ailes, largement ouvertes, chatoient, grâce à des bleus, ciel et de roi, des rouges et des émeraudes.

Sa tunique resplendit de pierreries lourdes et sombres, qui alternent avec des grenats.

Rien ne peut mieux évoquer la majesté et l'opulence du style byzantin quand il célèbre la somp-

tuosité de la Cour Céleste, vue à travers les fastes impériaux.

Sous l'influence de l'Orient, l'iconographie occidentale s'enrichit d'images semblables, surtout en Italie, mais aussi en France.

Parmi les représentations de ce genre on compte une mosaïque de St-Apollinaire « in classe » à Ravenne.

« Michahel » nous y apparaît tenant une sorte de Labarum où se lit trois fois en grec le mot Agios « saint ». L'Archange a ici une robe brodée et une chlamyde attachée par une fibule sur l'épaule droite.

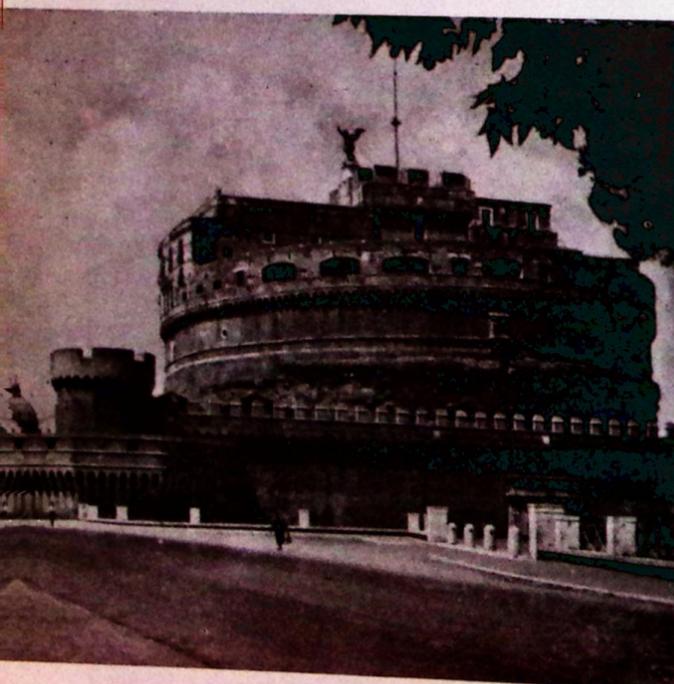
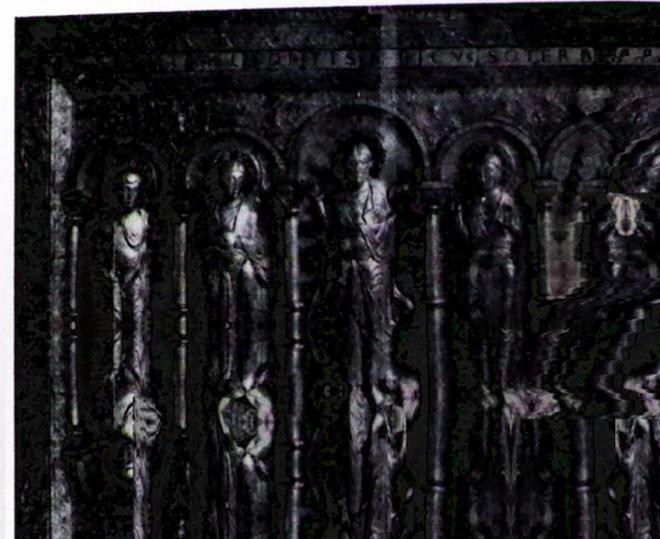
A cette image du Prince des Milices Célestes, nous joignons une autre, trouvée à Faras, en Nubie, par les services de fouilles polonais.

Saint Michel se voit plusieurs fois là-bas, soit tirant son glaive, soit armé d'une haste crucifère, soit encore secourant les trois Hébreux dans la fournaise. On le verra même comme cavalier.

Jacob luttant avec l'Ange. Détail de la Porte du mont Gargan créée à Constantinople, en 1076.



Le Retable d'Or, dit de Bâle, avant 1019. Hôtel de l'Abbaye de Cluny à Paris.



Le Château Saint-Ange à Rome.

de la Ville Impériale, où plusieurs sanctuaires lui étaient dédiés; en Cappadoce; dans les pays Balkaniques; à Chypre, et jusqu'en Nubie.

L'école russe ne l'ignore pas, comme l'Italie. Saint Michel montait la garde dans l'église de Saint-Luc en Phocide. Il accompagne, avec l'archange Gabriel, la Vierge, dans l'abside de l'église de Chiti. On le voit à Kiev, comme à Daphni

Détail du
Retable d'Or,
dit de Bâle.

L'archange
saint Michel
à la droite
du Christ.

On consultera utilement à ce sujet le Bulletin du Musée National de Varsovie, pour 1962 et 1963, et on notera que les compositions publiées appellent des rapprochements avec des peintures asiatiques d'une part, et d'autre part avec des fresques occidentales, et je pense à l'étonnante image de saint Michel de la Cathédrale du Puy.

Saint Michel est populaire en Orient. On l'adopte comme patron dans tous les milieux : neuf empereurs portent son nom, du IX^e au XIV^e siècle. Il en est de même dans les pays balkaniques et en Russie, le premier des Romanov, au XVII^e siècle, se nommera Michel.

Pour rester dans le monde oriental, nous donnons ici un détail des portes du mont Gargan, dont nous avons parlé précédemment. On y voit Jacob luttant contre l'Archange dans une composition très souple qui contraste avec l'hieratisme de certaines figures officielles. Nous sommes là devant un travail venu de Constantinople au XI^e siècle.

*
* *

Nous voudrions insister sur l'intérêt que présente le saint Michel de la Cathédrale du Puy, où l'Archange vu de face, ailes déployées, perce de sa lance un dragon qui se tord sur ses pieds.

Le Prince des Milices Célestes a la tête petite, le regard porté au loin. Son nez est long, sa bouche ferme. Ses vêtements sont somptueux par leurs broderies. On ne peut expliquer cette image sans penser à l'Orient Chrétien.

*
* *



Le Saint-Michel roman de Maredsous.
Photo : A.C.L.

L'Art Chrétien d'Orient a connu saint Michel cavalier. Il en est de même en Occident.

Ainsi dans les fresques françaises de Saint-Savin, l'archange, sur un cheval fougueux, s'élance vers le dragon infernal qu'il transpercera et qu'il vaincra, en compagnie d'autres membres des Milices Célestes.

Ce combat symbolique illustre admirablement l'Apocalypse de saint Jean. Il a une grandeur épi-

que et une noblesse de style incomparable. Les personnages ont des gestes larges, des mouvements parallèles et harmonieux, et on ne se lasse d'admirer la manière dont l'artiste a combiné les courbes des nimbes, des ailes et des draperies.

Le style roman atteint ici un de ses sommets.

*
* *

Nous avons vu que saint Michel est souvent figuré dans l'Art Chrétien d'Orient comme un des gardes du Christ ou de la Vierge Marie.

La même idée apparaît dans le Retable d'Or, dit de Bâle, créé avant 1019, sur l'ordre de l'empereur Henri II, en reconnaissance de sa guérison après un pèlerinage au mont Cassin, où il avait demandé à saint Benoît d'intercéder pour lui.

Nous voyons ici le saint moine, saint Michel, le Christ au centre, plus grand que ses voisins, puis les archanges Gabriel et Raphaël.

Rien ne démontre mieux l'importance du Prince des Milices Célestes que d'être placé immédiatement à la droite du Sauveur, aux pieds duquel sont prosternés, très petits et humbles, le donateur et son épouse.

*
* *

Le saint Michel conservé aujourd'hui à Maredsous, et qu'étudia jadis mon maître regretté Marcel Laurent, mérite également qu'on s'y arrête, car il y a là une figure hiératique et pleine de grandeur, qui montre, une fois de plus, des influences extérieures sur notre Art Roman.

L'Archange est vu de face, ailes déployées. Il regarde devant lui, et frappe de sa lance le dragon sur lequel il marche.

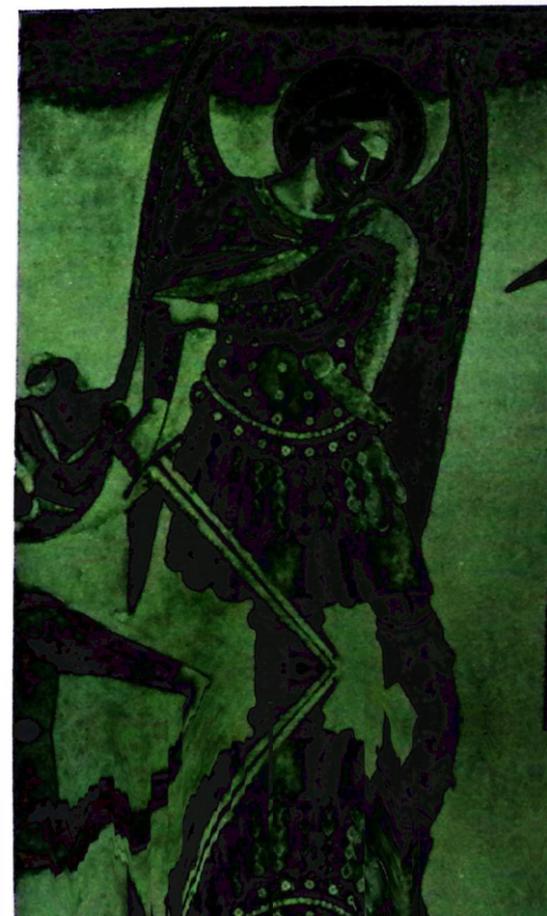
Son bouclier et une collerette lobée, une ceinture et des stries, sur la poitrine, indiquent qu'il

« Jugement Dernier » de Stefan Lochner. Musée Wallraf-Richartz, à Cologne. On y découvre un Saint-Michel bouclier en main, luttant contre un démon.



Crosse limousine, XIII^e siècle. Saint Michel combat le dragon.

Saint Michel du « Jugement Dernier » de Pise.





Saint Michel conservé à Enghien, XVe siècle.



Saint Michel - fin de l'époque gothique. Limbourg hollandais.— Photographie aimablement communiquée par M. Timmers.

s'agit d'un guerrier, et non pas un ange en tunique simple.

Le triomphe du Bien sur le Mal s'affirme d'une façon claire et précise.

*
**

Nous nous arrêtons maintenant devant une crose limousine conservée à Barcelone et nous montrant une fois de plus saint Michel combattant le dragon.

Là encore, une admirable illustration, des Forces Célestes contre celles de l'Enfer, de la Lumière contre les Ténèbres.

Voyez le mouvement du crosseron, terminé par une tête de reptile, la ligne admirable du dragon, dont les ailes sont marquées de bleu et de rouge, les mouvements complémentaires des corps et des ornements : une courbe appelant une contre-courbe, le sujet principal cerné et les détails accessoires soumis à l'ensemble. Les dominantes sont ici le bleu clair, presque celui des vitraux de Chartres, un carmin rare et des ors.

*
**

Poursuivant nos enquêtes, nous avons pris connaissance avec profit de l'ouvrage de Hans Werner Hegemann « *Der Engel in der Deutschen Kunst* ». Munich, 1950, dont l'illustration nous suggère les réflexions suivantes.

L'étude des ivoires pré-romans permet d'affirmer que le combat de saint Michel et du dragon était un thème connu dès l'époque carolingienne; l'archange y semble assuré dès le début de sa victoire obtenue sans peine sur un dragon de dimensions modestes.

Dans l'église de Groppoli, près de Pistoie, le dragon est plus fort, mais saint Michel reste toujours impassible, regardant au loin tout en frappant le monstre. La façade ouest de St-Gilles, dans le Gard, nous montre en un relief fameux le Chef des Milices Célestes percuter de sa lance le dragon qu'il foule de ses pieds crispés, il y a une tension nouvelle dans cette œuvre de caractère dramatique. A Pistoie et à St-Gilles, nous sommes devant des œuvres romanes, les illustrateurs de manuscrits nous montrent ce combat avec beaucoup de nuances, dans un manuscrit de St-Pierre à Salzbourg, conservé aujourd'hui à Vienne; saint Michel casqué et portant un haubert, bouclier au

poing, semble taquiner de sa lance un dragon maintenu par deux anges, haste au poing.

Le grand combat est mieux évoqué au XIII^e siècle par un sculpteur de Bamberg où nous trouvons un saint Michel formidable, qui d'un coup de glaive va achever le dragon qui a déjà reçu un coup de lance.

Nous l'avons vu, saint Michel en pesant les âmes défend les élus, la formule a été connue chez nous et en Allemagne, on en trouve des exemples à Erfurt en 1467 et un peu plus tard à St-Wolfgang ou encore à Bamberg.

A St-Wolfgang, il s'agit d'une œuvre de Michel Pacher; à Bamberg d'un relief de Tilman Riemschneider.

Comme nous en sommes à l'art Allemand, il n'est pas inutile de rappeler le combat fantastique des anges et des démons d'Albert Dürer ou alors celui que représente Benoît Dreyer pour le Jubé de l'église Ste-Marie à Lübeck; cette image se situe vers 1520, mais à caractère baroque par son mouvement, ses draperies aux énormes cassu-

Saint Michel terrassant Satan - fin de l'époque gothique. Album Georges Choulet.



Saint Michel de Hyssna.

res et la fantaisie avec laquelle est figuré Lucifer sous la forme d'une bête d'apocalypse.

En 1614, Rupprecht Hoffmann nous montrera un archange beaucoup moins tumultueux, pour en orner l'autel de tous les saints.

Les artistes des XVII^e et XVIII^e siècles, donnèrent la préférence à des groupes où saint Michel vêtu à la romaine, ailes largement étendues, foule Satan, souvent figuré comme une sorte d'Hercule grimaçant, pourvu d'ailes membraneuses. Citons ici un groupe en bronze de Jean Reichel, conservé à Augsbourg, et de 1607.

Pour le XVIII^e siècle, mentionnons, encore pour Augsbourg, un élégant saint Michel du Musée local.

Le combat de l'Archange contre Satan y est l'occasion pour l'artiste d'y montrer sa virtuosité dans la sculpture du bois, qu'il découpe avec un souci évident de créer une œuvre de lignes gracieuses et très décorative, tout cela dépend de la signification d'un groupe qui doit exprimer une idée très haute : la victoire du Bien sur le Mal.

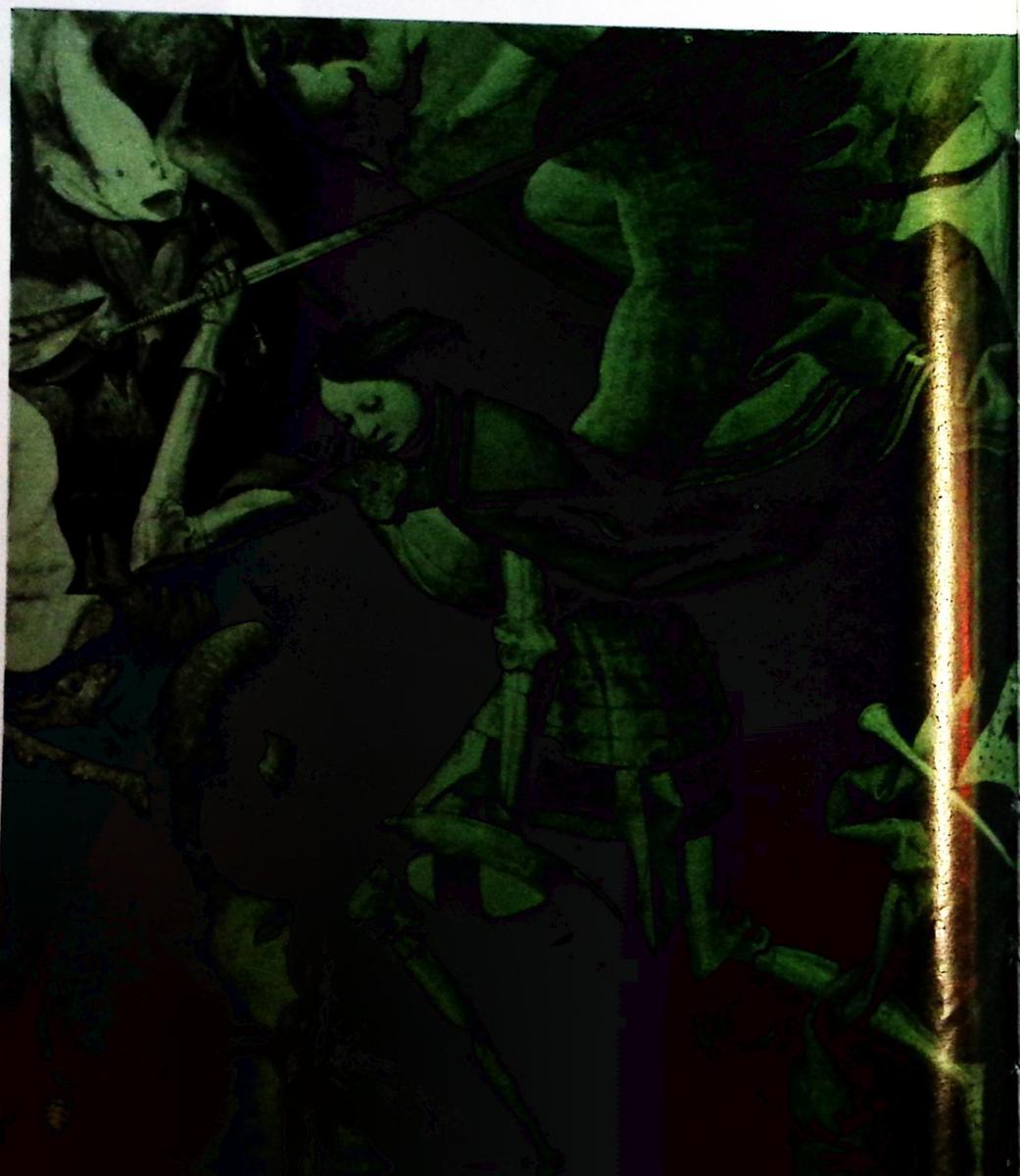
*
**

D'autre part, depuis nos premières notes, nous avons pu voir de nombreux Saint-Michel en Fran-



*La Chute des anges
Rebelles.*
Pierre Brueghel l'Ancien.

Musée des Beaux-Arts,
Bruxelles.



Détail du tableau
précédent.

Saint Michel y porte une
armure, suivant un mo-
dèle du XV^e siècle.

ce, et notamment en France (à St-Riquier et au Musée d'Amiens, tant dans la section peinture que dans celle de la sculpture), en Anjou et dans l'Île-de-France.

L'Archange paraît dans des vitraux, à St-Etienne de Beauvais par exemple.

Nos recherches nous permettent de dire que le Chef des Milices Célestes figure dans de très nombreux sanctuaires et musées allemands, tant en Rhénanie qu'en Westphalie, en Bavière et d'autres régions.

Il y a de beaux Saint-Michel à Trèves, notamment à Saint-Paulin, dans la cathédrale et à Saint-Gangulphe.

On l'honora à Aix-la-Chapelle, où une église lui était consacrée. Cet édifice et son mobilier ont beaucoup souffert pendant la dernière guerre. Une chaire de vérité, de 1640, dominée par une statuette de l'Archange s'y voyait.

« Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz » fournissent une bonne documentation à ce sujet.

Parfois l'art colonais nous donne une image bien à lui du Prince des Milices Célestes. Ainsi Stefan Lochner dans son « Jugement Dernier » nous montrera un Saint-Michel, gracieux et enfantin, protégeant les élus en repoussant doucement de sa haste crucifère un démon énorme sous l'aspect d'un ours griffu et monstrueux.

La Suède conserve quelques images de saint Michel. Nous reproduisons ici l'Archange peseur d'âmes de l'église de Hyssna en Vastergotland, qui nous présente notre héros, bras droit levé et menaçant, tandis que de la gauche il tient la balance où l'âme d'un élu, figuré nu et mains jointes, pèsera plus lourd que la meule de moulin et les efforts d'un diabolon qui s'y agrippe.

Saint Michel fut vénéré en Pologne comme en Tchécoslovaquie. L'art bavarois lui fait une place de choix.

Pour la Belgique, nous ajouterons qu'il y a à Sainte-Gudule, notre cathédrale Saint-Michel, outre les figures de l'Archange déjà mentionnées, de la chaire de vérité, du jubé, du vitrail du « Jugement Dernier », et de la nef, d'autres figurations, entre autres : dans les fenêtres hautes du chœur, et à l'extérieur, près de la sacristie.

Un beau Saint-Michel baroque orne le jubé de l'église des Rédemptoristes de la Rue Hors Château à Liège.

Nous retrouvons son image sur divers objets, des verres notamment, du Musée Curtius.

Nous reproduisons ici le Saint-Michel tumultueux de la Cathédrale de Tournai, placé comme il convient entre ciel et terre au jubé.

Nous avons parlé du culte de l'Archange dans les tours. On rappellera à ce propos les oratoires qu'il avait dans les abbayes de Malmédy et de Stavelot, dans les massifs occidentaux des églises de ces monastères bénédictins.



Saint Michel repousse en enfer Satan et les forces du Mal.

Œuvre de van Rillaert, Louvain. XVI^e siècle.



Saint Michel au jubé de la cathédrale de Tournai.

Les disciples de saint Benoît propagèrent son culte, comme le fit plus tard l'Ordre de Saint-Ignace, qui lui consacra deux de ses collèges à Bruxelles et une église baroque magnifique à Louvain.

Nous avons noté dans nos carnets un reliquaire précieux, de l'époque gothique de l'église Saint-Michel à Louvain, où l'Archange figure sous la forme d'une petite statuette d'un joli modelé. La même église possède deux autres images de l'Archange.

Nous avons retrouvé le Prince des Milices Célestes vainquant Satan dans une composition peinte au XVI^e siècle et conservée à l'Hôpital de Malines, ville dont le Musée Communal abrite une console où saint Michel, cheveux bouclés, muni d'une haste crucifère, combat le dragon.

Nous avons inscrit également diverses images de collections particulières.

Nous en reproduisons une, que nous a fait connaître son détenteur, M. Case.

Ajoutons à tout cela que saint Michel est honoré à Bruges, plus spécialement à La Poterie, dont la communauté célébrait la fête le 29 septembre.

*
* *

Citons également, pour la fin des temps gothiques, le Saint-Michel de Hoves, une sculpture en pierre blanche, malheureusement mutilée (l'avant-bras droit manque et on observe plusieurs cassures aux arêtes des draperies, notamment à droite).

L'Archange a comme vêtements : une aube bloussante serrée à la taille par une cordelière à deux glands, et une chape maintenue sur la poitrine par une bille trilobée. Il porte une étole croisée. Son visage est juvénile et encadré de boucles abondantes. Il combat le dragon en levant le bras droit et se protège d'un petit bouclier, orné d'accolades et de fleurs de lys. Il s'agit d'une œuvre de choix parmi celles créées en Hainaut sous l'influence du Brabant.

*
* *

Nous reproduisons ici, pour les opposer, deux représentations de la lutte des Milices Célestes contre Satan et les anges rebelles.

L'une des compositions est de van Rillaert, qui se conforme au goût de son temps, pour nous donner un Archange vêtu à l'antique.

L'autre tableau, donné à Pierre Breughel l'Ancien, nous présente saint Michel, très mince, et portant une armure archaïque, gothique. Si on analyse la cuirasse, la cotte de mailles, les brassards, les cubittières, les gantelets, les tassettes, les cuissards, les genouillères, les jambières, les solerets et les poulaines ici figurés, on peut penser que l'auteur de la Parole des Aveugles et de tant d'autres chefs-d'œuvre a dû s'inspirer d'un modèle de 1480 environ pour peindre son tableau, qui est beaucoup trop gothique pour être une création pure de la seconde moitié du XVI^e siècle.

*
* *

Il y a évidemment beaucoup d'autres preuves de l'importance de saint Michel dans les dévotions de notre pays.

Nous avons sous les yeux, grâce à l'obligeance de M. Copin, un opuscule édité à Abbeville, avec Imprimatur de Malines, en 1907, où un auteur anonyme loue avec beaucoup de soin le patron et le protecteur de la Ville de Bruxelles et du Brabant, en nous rappelant le culte de l'Archange ici même et à l'étranger, son rôle dans la Bible et dans l'Histoire de l'Eglise, les lieux de pèlerinage qu'il eut en Orient, notamment, à Colosses, en Phrygie; en Italie, au mont Gargan, à Rome, en France (comme nous l'avons vu) à la Tombelaine : le mont Saint-Michel.

On trouve également dans ces pages un rappel du rôle attribué à saint Michel dans l'histoire de Constantin, de Charlemagne et de Jeanne d'Arc.

*
* *

L'enquête que nous avons menée nous permet déjà de mieux voir ce que comporte chacune des représentations de saint Michel. Nous pénétrons mieux ainsi dans l'esprit des artistes du passé, qui malgré leur originalité, reflètent les tendances de leur temps, à des degrés divers.

Pour choisir deux extrêmes, qu'on compare par exemple le Saint-Michel de Maredsous à celui du jubé de la Cathédrale de Tournai.

La première image nous dit ce qu'elle doit nous exprimer très simplement. L'Archange foule aux pieds le symbole infernal sous la forme d'un dragon réduit à l'impuissance. Saint Michel, muni d'une lance et d'un bouclier, ailes déployées, est impassible et sa victoire est obtenue sans geste inutile, sans clameur, dans un calme fait de certitude.

A Tournai, au contraire, l'Archange foudroie plusieurs démons. Le groupe est d'un magnifique mouvement baroque et on s'y intéressera à la virtuosité du sculpteur dans le rendu du modelé. Mais nous quittons avec lui le monde des idées pures pour celui des modes esthétiques, pour l'adresse toute humaine d'un sculpteur épris de formes plastiques et fort peu soucieux, semble-t-il, de nous faire revenir, en esprit, aux textes sacrés. Ces derniers imposent un retour vers les œuvres romanes que nous avons citées, et dont nous avons dit qu'il en était de très belles en Italie, comme en France ou en Allemagne, en sculptures ou dans les manuscrits; ce qui ne veut pas dire que nous ne subissons pas le charme des autres figures de l'Archange créées aux temps gothiques et plus tard.

Le Saint-Michel de Martin van Rode, brandissant son épée de justice du haut de la tour de notre Hôtel de Ville, continuera à nous impressionner, tant que nous verrons en lui celui qui écarte les maux qui peuvent fondre sur notre cité, où nous souhaitons voir régner la paix et la concorde, dans la justice.

Nous continuerons également à trouver admirables les Saint-Michel « Chevalier poursuivant Lucifer de par le monde », et nous les rechercherons « peseur d'âmes » comme l'ont figuré avec tant de bonheur nos primitifs : de Van Eyck à Franck Vander Stoock et Colin De Coter, où saint Michel, balance en mains, n'oublie jamais de prévenir les coups de trahison du Malin. Ce détail, qui nous détache de la grandeur du sujet, est certainement emprunté au théâtre populaire.

*
* *

Il est utile maintenant de résumer nos observations.



Saint Michel, à M. Case, Bruxelles.

Les plus anciennes représentations nous montrent saint Michel debout, vêtu d'une tunique, plus semblable à un ange qu'à un guerrier. Cette conception est celle que nous retrouvons en étudiant le Retable d'Or, dit de Bâle, créé sur l'ordre de l'empereur Henri II, aux environs de 1015.

Les sceaux les plus anciens de Bruxelles présentent toujours le protecteur de la Ville dans cet esprit. Il s'agit de figures vues de face, ailes déployées symétriquement.

Saint Michel est longtemps celui qui accompagne le Christ ou la Vierge. Il est alors en pendant avec l'archange Gabriel. Cela est familier à tous ceux qui ont étudié l'Art Chrétien d'Orient.

Cette figure tranquille va devenir active. Saint Michel est celui qui a vaincu le dragon; il symbolisera la victoire du Bien sur le Mal, tout d'abord en marchant sur un monstre qu'il foule impassible, comme à Maredsous et à Osnabrück. Mais bientôt les artistes, guidés par des clercs qui se souvenaient de l'Apocalypse, voudront indiquer qu'il y eut lutte entre l'Archange et Satan. Saint Michel s'animera et frappera d'une lance, puis d'une épée



Saint Michel.
Musée diocésain d'Osnabrück. 1270 environ.

son ennemi, Le combat, d'abord simple, s'élèvera à l'échelle des visions prophétiques et ce sont les illustrations de l'Apocalypse, des peintres de manuscrits, des fresquistes et des cartonniers de tapisseries.

Saint Michel guerrier troquera sa tunique angélique contre le harnois militaire. Il ressemblera ainsi au traban byzantin, puis au chevalier de notre vieille Europe.

Les statues de saint Michel de la fin des temps gothiques constituent un excellent répertoire pour l'étude des armures; avec la Renaissance et les temps baroques, saint Michel foudroiera son ennemi d'un glaive fulgurant et portera la cuirasse à l'antique.

Dans les représentations du Jugement Dernier, saint Michel se transformera également d'ange en guerrier.

* * *

A travers les âges, en représentant saint Michel, les artistes chrétiens ont saisi la grandeur du sujet à traiter : la lutte entre le Bien et le Mal, qui commence dans le Ciel avec la révolte des anges rebelles, et qui se termine avec des figures d'Apocalypse et de « Jugement Dernier ».

Il y a là un thème imposant que seul dépasse celui du Christ en Majesté, accompagné de l'Alpha et de l'Omega, car Il est le Commencement et la Fin de toutes choses.

Saint Michel, dont le combat durera jusqu'aux derniers jours, en résumant la lutte entre deux principes : le Bon et le Mauvais, est aussi une figure essentielle.

L'Art Roman l'a mieux compris que l'Art Gothique, et que les temps qui ont suivi, plus attachés au terrestre qu'au céleste, et qui oublièrent trop souvent une des définitions de l'Archange : Quis et Deus — qui est semblable à Dieu.



Comte J. de Borchgrave d'Altena



UN nom qui, à lui seul, évoque toute l'histoire de Rhode-St-Genèse et qui constitue un but d'évasion toujours recherché par les habitants de la capitale en quête de repos et de tranquillité.

Dès que l'on quitte la route de Braine-l'Alleud et que l'on s'enfonce dans le chemin creux qui porte le nom de cet endroit charmant, on pénètre immédiatement dans un site remarquable actuellement classé et qui s'élargit en un vallon planté d'arbres de haute futaie où s'étalent des étangs calmes, à la surface alourdie de nénuphars indolents et de joncs flexibles croissant près de larges bords herbeux.

Un endroit qui fait rêver et particulièrement propice à la contemplation. Quoi d'étonnant dès lors qu'il fût choisi par un religieux inconnu qui, d'après la tradition, se serait appelé Hendrix ou Henri pour lui servir de retraite ou d'ermitage.

Mais n'anticipons pas. Rhode-St-Genèse qui a un aspect très grec par l'orthographe de son nom, mais qui n'a évidemment aucun rapport avec la célèbre île de l'archipel du Dodécanèse, peut être considérée comme l'une des plus attrayantes localités du Brabant. Sa situation exceptionnellement salubre à l'écart de toute industrie, ses moyens de communication aisés, sa voirie qui s'est fort améliorée ces dernières années et surtout, ses beautés

Un site remarquable où s'étalent des étangs calmes.
(Photos : M. Hombroeck.)



naturelles intactes, sa majestueuse forêt de Soignes, ses promenades par monts et par vaux, ses drèves, ses anciennes fermes et ses nombreuses villas de construction récente font de cette localité un coin d'un grand intérêt touristique.

Mais le plaisir du promeneur sera double s'il peut évoquer le passé fécond de ce lieu et connaître l'histoire du prieuré de Sept-Fontaines qui resplendit autrefois d'un vif éclat tant au point de vue intellectuel que religieux.

Mais pourquoi ce lieu s'appela-t-il Sept-Fontaines ? Parce qu'il était arrosé par sept sources qui, roulant leurs eaux sur les pentes des collines environnantes, alimentaient les beaux étangs que l'on connaît et qui, jadis, étaient au nombre de neuf.

C'est dans ce cadre pittoresque d'eaux et de forêts que le prieuré de Sept-Fontaines fut bâti. Il eut une origine assez semblable à celle du Rouge Cloître et de Groenendael. Ce fut d'abord, dit-on, un simple ermitage appartenant à ce religieux nommé Hendrix, pieux homme qui, imitant en cela saint François d'Assise, vivant plusieurs mois de l'année dans une grotte à l'Eremo delle Carceri, s'était construit une cabane au centre du massif sud-ouest de la forêt de Soignes, à 3 km de Bru-

xelles, pour mener une vie contemplative. Chaque matin, avant l'aurore, il allait à la messe, dite en l'église paroissiale de Rhode-St-Genèse. Le jour, il priait et façonnait des objets divers qu'il vendait aux habitants des localités voisines, ceci afin d'assurer sa subsistance. Sa vie s'écoula ainsi entre le travail et la prière.

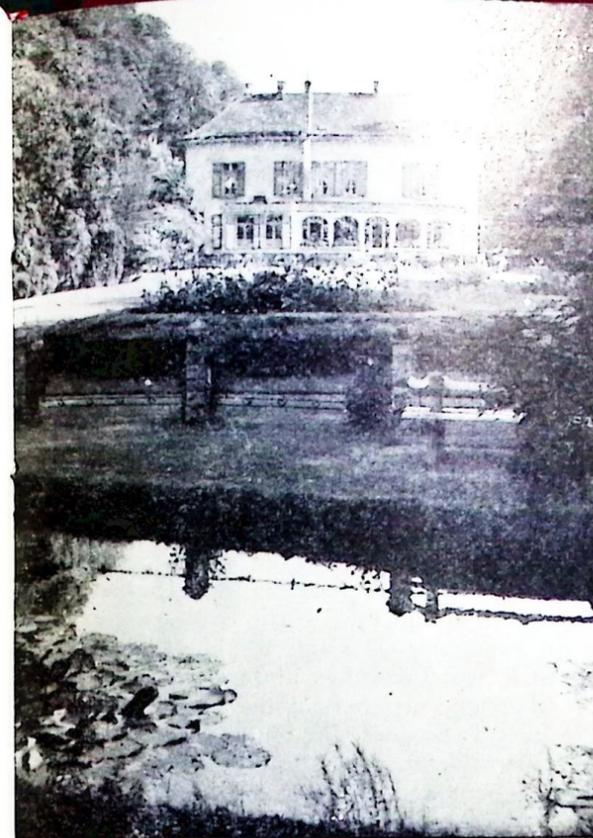
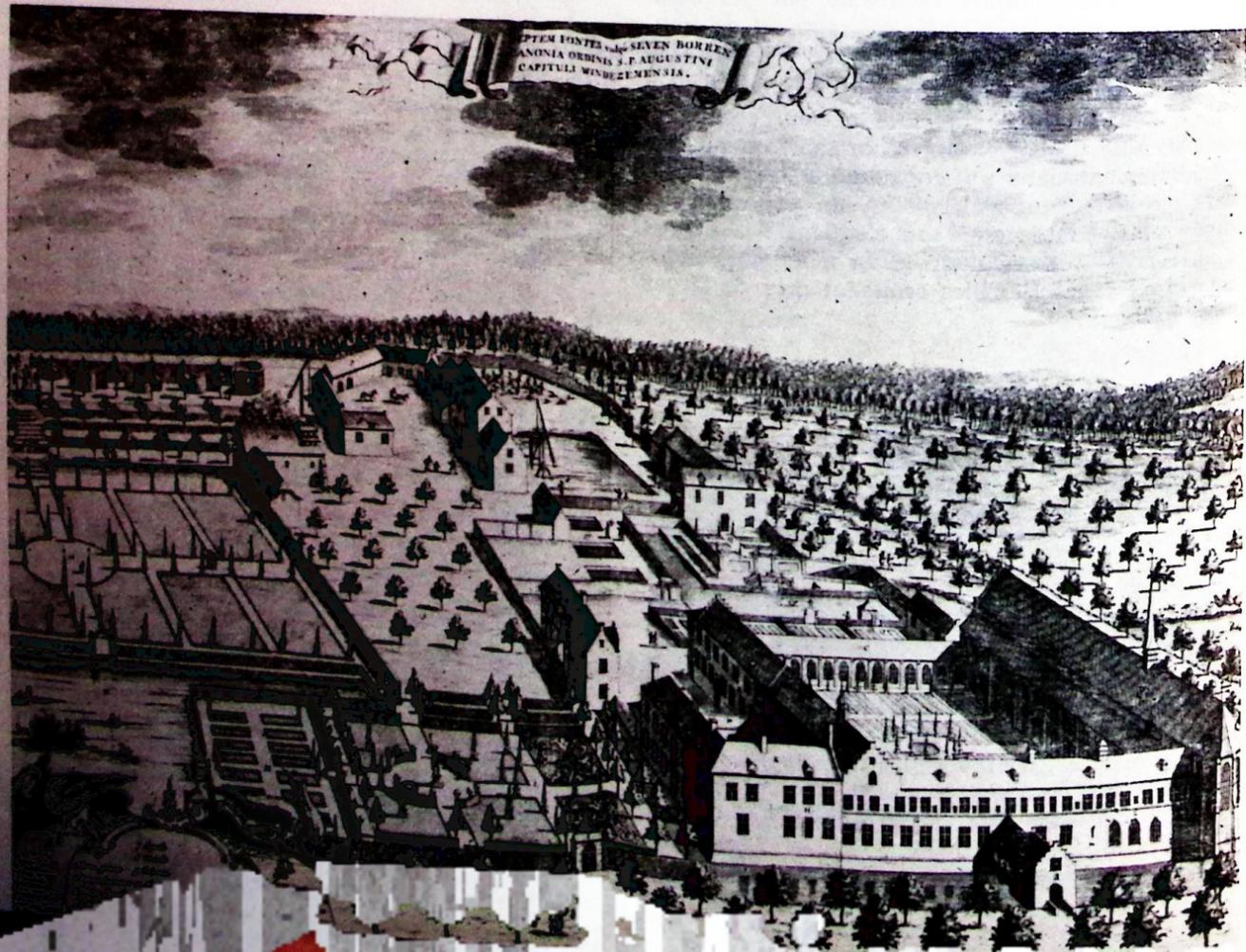
En ce temps-là vivait aussi Gilles Breedyck ou plutôt Gielis van Bredeyck, chapelain de l'église St-Pierre à Anderlecht.

Gilles était né en 1340 et avait suivi les cours de philosophie à l'Université de Paris pendant deux ans. Désireux de mener une vie contemplative lorsqu'il fut élevé à la fonction éminente de chanoine, il entreprit avec sept compagnons de former une communauté.

Ils quittèrent Anderlecht et s'établirent d'abord en ville. Ensuite, afin de se retirer du monde pour mieux prier, ils cherchèrent un lieu écarté dans la forêt de Soignes où ils pourraient vivre en paix. C'est alors qu'ils vinrent dans la vallée de Sept-Fontaines et qu'ils découvrirent l'ancienne hutte solitaire de Hendrix. C'était vraiment le lieu qu'ils cherchaient.

En 1388, Gilles et ses compagnons firent une requête auprès de la duchesse Jeanne de Brabant

*Le prieuré de Sept-Fontaines.
(D'après la « Chronographia Sacra Brabantiae ».)*



A gauche :

Un joli château, avec un rez-de-chaussée modernisé, qui domine un jardin à la française.



A droite :

La grande cour de la métairie.

(Photos : M. Hombroeck)

à qui appartenait la forêt de Soignes, afin de pouvoir bâtir un monastère. Elle leur octroya le terrain demandé et, en outre, ce qui était nécessaire pour élever le bâtiment, de même des fontaines dans les champs et une partie de la forêt.

L'ermitage de Hendrix dont le Hendrikvyver rappelle le souvenir fut concédé avec le terrain qui l'entourait à Gilles van Bredeyck et à ses compagnons par une charte accordée le 4 novembre 1388 par la duchesse de Brabant.

C'est ainsi que furent jetées les bases du futur couvent de Sept-Fontaines.

L'éclosion de cet ermitage fit beaucoup de bruit dans le monde du clergé et la nouvelle parvint même jusqu'à Cambrai dont le siège épiscopal était vacant. Thomas de Wisdomme fut alors envoyé par le Chapitre pour faire enquête au sujet de Sept-Fontaines. Et il fit sur le monastère un rapport tellement enthousiaste qu'il fut chargé peu de temps après d'aller dédier le couvent à Dieu, à la Sainte Vierge et à Saint Augustin. Le couvent reçut le nom de maison canonique de la Bienheureuse Marie ou des Augustins aux Sept-Fontaines.

En 1401, le monastère s'affilia au Chapitre de Groenendael.

Durant tout son règne, Philippe le Bon fit preuve d'une inlassable sollicitude pour le prieuré. Les ducs de Brabant le protégèrent également dans la mesure de leurs puissants moyens. Et les années passèrent qui ne firent qu'augmenter le rayonnement spirituel et mystique de ce qui fut l'ermitage d'Hendrix.

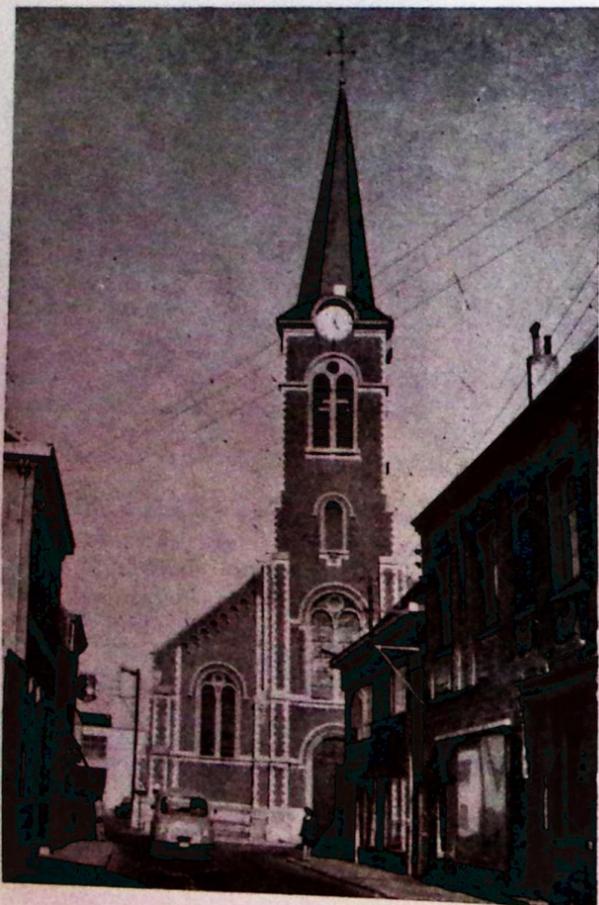
C'est le moment de rappeler ici que le 10 octobre 1540, le prieuré reçut l'illustre visite de Charles Quint, Philippe II, Marie de Hongrie et Mouléy-Hassan. Venant de Louvain, le fastueux cortège qui s'arrêta à Sept-Fontaines comptait dans ses rangs de puissants seigneurs et d'élégantes dames. On rapporte que le lendemain, avant de quitter le monastère, l'empereur fit don au prieur Jean Freyniers, d'une importante somme d'or qui permit l'érection de nouveaux bâtiments.

Depuis son passage à Sept-Fontaines, Philippe II se plut à se retrouver souvent parmi des religieux. Le 11 mars 1549, il se rendit en grande pompe à Sevenborn et passa toute la semaine de Pâques chez les Augustins, prenant avec eux les repas en commun et se livrant à la prière et à la méditation.

La prospérité du monastère fut malheureusement mise en grave péril durant les années qui suivirent. Le règne du prieur Henri Roelants, élu en 1557, fut en effet marqué par de pénibles événements. La bibliothèque du monastère, objet d'une réputation universelle, qui comportait des ouvrages particulièrement rares, fut incendiée et détruite par les Gueux, ces révoltés qui luttèrent contre le despotisme de Philippe II. Des bandes sauvages d'hommes armés dévastèrent le couvent de fond en comble et le livrèrent aux flammes. Et la communauté fut contrainte à se réfugier au manoir de Beersel où mourut Henri Roelants. Cet homme très versé dans les lettres grecques et hébraïques fut en outre d'un profond soutien moral pour ses compagnons

pendant cette période tragique de l'histoire de Sept-Fontaines.

Le prieur Judocus de Borchgrave, successeur d'Henri Roelants, eut beaucoup de mérite à entretenir l'espoir parmi ses compagnons d'exil. Pendant dix années, il dirigea leur action avec un courage et une volonté qui jamais ne faiblirent. Et cependant que d'amères infortunes ne connut-il pas ! Enfin, en 1606, il put quitter le manoir de



L'église de Rhode-St-Genèse.

(Photo : M. Hombroeck.)

Beersel où ils avaient vécu ensemble pendant près de vingt ans et reprendre le chemin de Sept-Fontaines.

Le spectacle d'intense désolation qui les attendait ne diminua pas leur profond désir de recréer le monastère dans l'état où certains l'avaient connu. Leur maison n'était plus que ruines. Mais bravement, avec cette foi qui soulève les montagnes, les religieux redressèrent les murailles de leur cloître et de leur église. Le prince Charles de Croy les aida de ses deniers. Et ainsi l'on put consolider les parties du monastère non éboulées et commencer la construction des autres.

Le travail de réédification s'accomplissait avec une ardeur admirable. Et le 26^{me} prieur, le chanoine Jean Vermeulen, eut le bonheur d'inaugurer les nouveaux locaux rétablis dans toute leur magnificence. Il convient de noter qu'il avait consacré une fortune personnelle considérable à cette œuvre de restauration.

C'est à cette époque que Hans Collaert termina une gravure représentant le monastère tout nouvellement reconstruit : important complexe de bâtiments que dominait l'église de son haut toit d'ardoise surmonté en son milieu d'un mince clocher qui donnait au paysage son complément de grâce et d'élégance.

L'automne de 1639 fut marqué par un événement pittoresque que rapporta le chanoine Wiaert qui peut être considéré en quelque sorte comme l'historiographe du monastère. Il s'agit de la visite inopinée que fit à Sept-Fontaines l'infant-cardinal Ferdinand d'Espagne au cours d'une partie de chasse dans la forêt de Soignes. Poursuivant un cerf d'une taille respectable en compagnie de plusieurs seigneurs et de gens de la vénerie de Boitsfort, le prince s'égara dans le val de Sept-Fontaines : « ad nostros Septem-Fontes venit venando et avide insequendo mirae magnitudinis servum... ». Traquée par les chiens, la bête se jeta dans le Vervijver où elle se laissa capturer par les chasseurs. Le prieur Marc Mastelain entendant la fanfare de l'hallali se dirigea vers l'étang au bord duquel il trouva une imposante troupe en armes. C'est alors qu'il offrit une collation au prince qui fit beaucoup d'honneur aux mets qu'on lui présentait. Le cerf fut, paraît-il, dépecé dans la cour du couvent. Ravi de cet incident, le prince revint le soir même à Bruxelles par la forêt de Soignes.

Mais il y eut, à Sept-Fontaines, d'autres réceptions moins improvisées et qui en disent long sur l'importance du monastère en ce temps. Citons, entre autres, celle dont fut l'objet Charles II, roi d'Angleterre et d'Écosse, que la révolution venait d'éloigner du trône. Émerveillé par la beauté du monastère, il quitta Sept-Fontaines en exprimant au prieur, Henri de Bruyne, toute l'admiration qu'il avait éprouvée.

Et puisque nous évoquons le nom de celui-ci, rappelons que c'est Henri de Bruyne qui s'occupait avec infiniment de goût de la décoration de l'église dont il couvrit les murs d'un grand nombre de tableaux de maîtres. Ce fut lui encore qui édifia une nouvelle bibliothèque ainsi que le refuge de Bruxelles où il mourut suite à une gangrène généralisée.

Les guerres incessantes continuaient à causer beaucoup de dommages aux biens du monastère. Les chanoines s'en plainquirent auprès des ducs de Brabant et, à deux reprises, en 1676 et en 1687, la Chambre des Comptes aida financièrement la communauté à faire les réparations nécessaires.

Grâce à Pierre de Doullart, cet architecte qui fit les plans des maîtres-autels de Saint-Nicolas et de la collégiale Saints-Michel et Gudule à Bruxelles, nous possédons un dessin qui, reproduit en 1724 dans l'édition de la Chronographia Sacra Brabantiae, nous donne la description du monastère à cette époque. Le cloître aux baies ogivales du péristyle était encadré au nord par l'église, au sud par le corps de logis des hôtes. Il était précédé d'un magnifique jardin bordé par le Kerkvijver et qui se prolongeait à l'est par la salle capitulaire, le réfectoire et le dortoir. A noter qu'il ne restait plus à ce moment aucune trace des dévastations causées par les troupes. « Les avenues du monastère sont des plus agréables » dit encore, d'autre part, Georges Fricx qui, dans sa description de la ville de Bruxelles évoque l'aspect du prieuré à la fin de sa splendeur. « Beau cloître dont le préau est un parterre fleuri avec une fontaine jaillissante. »

Fin de la splendeur du couvent qui souffrit durement, au début du XVIII^{me} siècle, des nouveaux excès de la soldatesque et surtout des armées de Louis XIV.

Et puis, ce fut la catastrophe provoquée par l'édit de Joseph II qui abolit les monastères. Le couvent de Sept-Fontaines disparut en même temps que ceux de Groenendael et du Rouge Cloître.

Pendant la révolution de 1789 et sous la domination française, une grande partie des bâtiments fut vendue comme biens nationaux et détruite. Une minime partie, qui ne constitue en fait que l'ombre même du puissant monastère que nous avons évoqué, fut sauvée de la pioche des démolisseurs.

Il nous reste comme souvenir tangible, le corps de logis des hôtes dont on a fait un joli château avec un rez-de-chaussée modernisé qui domine un jardin à la française aménagé avec beaucoup de distinction, et ce à l'endroit qu'encadrait le cloître.

Du côté sud, le corps de logis qui n'a qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée regarde vers le Vervijver où la meute de l'infant-cardinal Ferdinand d'Espagne poursuivit le cerf.

Les images du passé sont toujours présentes, semble-t-il, dans ce vallon sans doute moins tranquille qu'autrefois mais où les châtaigniers plantés par les moines se sont admirablement développés.

De la ferme monastique subsistent, à côté du château, la grange ample et large avec ses murailles à arcades simulées qui est devenue une remise, la boulangerie et la vacherie qui limitent avec un long bâtiment la grande cour de la métairie. En y pénétrant, on a l'impression de revenir en arrière, vers ce temps lointain où les jours étaient tissés de longues heures de calme et l'on se prend à le regretter.

Au-delà du Kerkvijver est le Hendrikvijver, du nom du premier ermite qui vint habiter en ces lieux. On a découvert les substructions en pierre

de la cabane qu'il s'était construite au XIV^{me} siècle.

Plus loin, c'est le vieux moulin à eau, moussu et envahi en partie par les herbes, le pont de pierre à trois arches en plein cintre bâti par les vaillants Augustins à l'extrémité du Krommevijver et ces vieux arbres déjà d'âge vénérable lorsque les moines de Sept-Fontaines se réfugièrent à Beersel : le chêne de Saint-Hubert qui date d'avant



Allée venant des Sept-Fontaines.
(Photo Nassogne.)

la fondation du monastère et un frêne gigantesque qui serait un des plus anciens de notre pays.

Du couvent même subsistent aussi, dans l'église de Rhode-St-Genèse, une chaire de vérité de style Louis XIII et un banc de communion. Et c'est tout ce que nous pouvons voir encore et à partir de quoi, il nous est permis de reconstituer en pensée l'image et la vie de ce que fut le riche prieuré de Sept-Fontaines où vinrent en pèlerinage Charles Quint et Charles II d'Angleterre.

Mais il demeure le val majestueux et séculaire qui l'a abrité et qui nous invite à jeter un pont vers le passé et à puiser à la source du rêve.

Jean PIERARD.

La grande pitié de la
CHAPELLE
d'HOUTEM
à HOEGAARDEN

A 6 km à l'ouest de Tirlemont, dans le triangle formé par Oorbeek, Meldert et Hoegaarden, sur la crête d'un plateau au nord de cette dernière commune, s'étale le paisible hameau d'Houtem, désigné le plus souvent à partir du XVI^e siècle sous le nom d'Houtem-Sainte-Catherine pour le distinguer de ses homonymes.

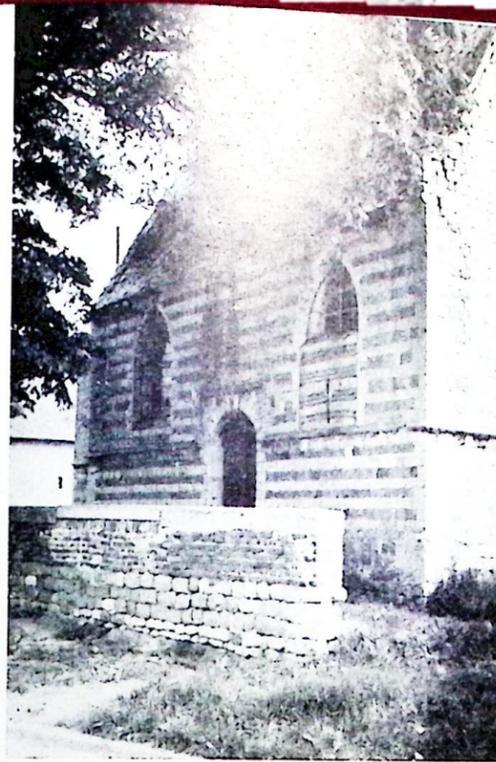
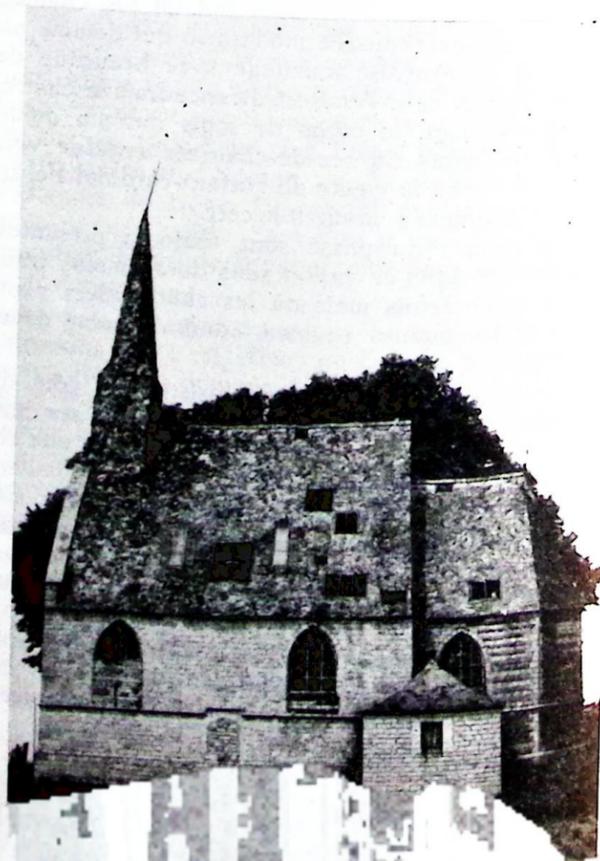
Le site encore tout rustique est fort beau car, au sud, s'étend Hoegaarden avec ses nombreuses vieilles demeures cossues et son ancienne collégiale à curieuse flèche bulbeuse. La situation idéale de cette localité, entre Tirlemont et Joazele, devrait normalement lui valoir un apport touristique plus important. Autrefois renommée pour ses brasseries, particulièrement prospères au XVIII^e siècle, Hoegaarden porte encore les traces de son ancienne grandeur.

Quant à Houtem, l'ornement principal en est la gracieuse chapelle ombragée au nord par deux tilleuls. Ce sanctuaire est d'ancienne origine et est déjà mentionné comme étant dédié à sainte Catherine dans un acte du début du XIV^e siècle, conservé aux archives de l'abbaye de Parc. Il est fort probable que le culte de la vierge d'Alexandrie, particulièrement en honneur en Orient, aura pris naissance à Houtem lors des Croisades, à la suite de la remise d'une relique de la sainte à la chapelle par un croisé.

Nous savons qu'Houtem formait primitivement le siège d'une petite seigneurie et que les abbayes de Parc et de Vlierbeek y avaient leur cour censale. C'est ce qui amena d'ailleurs ces deux communautés à percevoir jusqu'à la fin de l'ancien régime, un cens annuel qui leur était dû par le marguillier de la chapelle.

La chapelle d'Houtem-Sainte-Catherine (début XVI^e siècle), côté sud. Son architecture bien proportionnée s'harmonise pleinement avec son délicieux cadre campagnard.

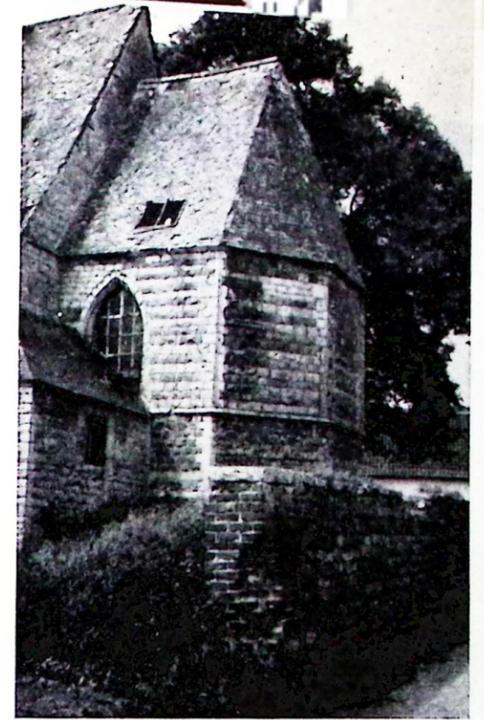
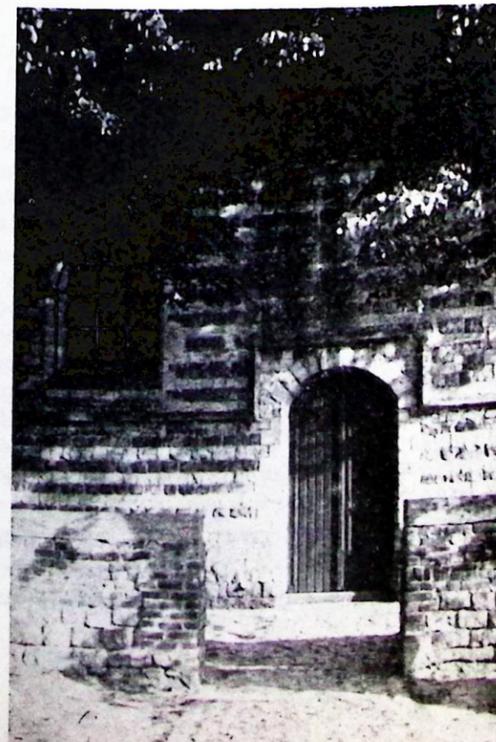
Côté sud. On remarque l'état négligé de la toiture et du clocheton qui penche vers la nef.
 (Photo prise le 26 juillet 1964).



Côté nord-ouest. Les branches superflues qui jusqu'au début d'août 1964 balayaient les ardoises à chaque coup de vent, ont beaucoup contribué à dénuder la charpente!



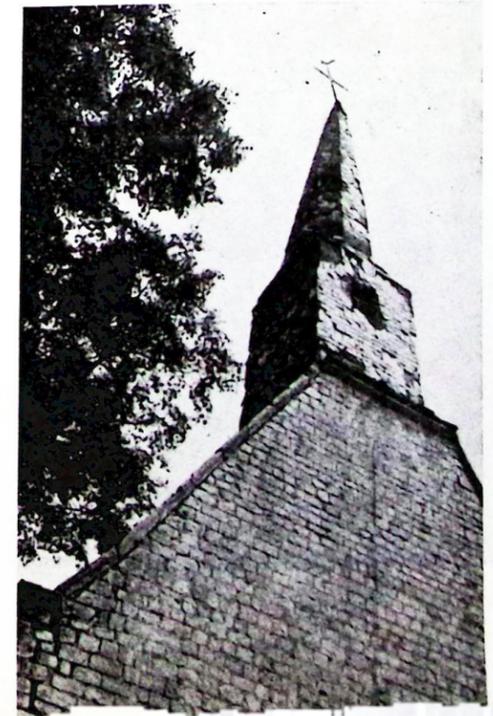
Côté nord (détail). On remarque le vieux mur entourant de ce côté, l'enclos. Au centre, la porte d'entrée à encadrement chanfreiné terminé en segment d'arc. L'ogive de la fenêtre est malheureusement cachée par une branche non élaguée.

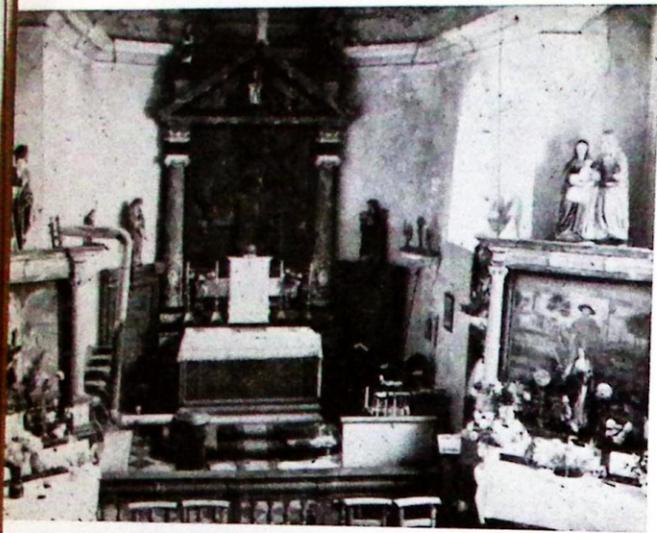


Chœur (côté sud-est). Cette belle partie de l'édifice a beaucoup souffert du temps. Les joints de maçonnerie ont été négligés, le pittoresque mur d'enceinte se désagrège...



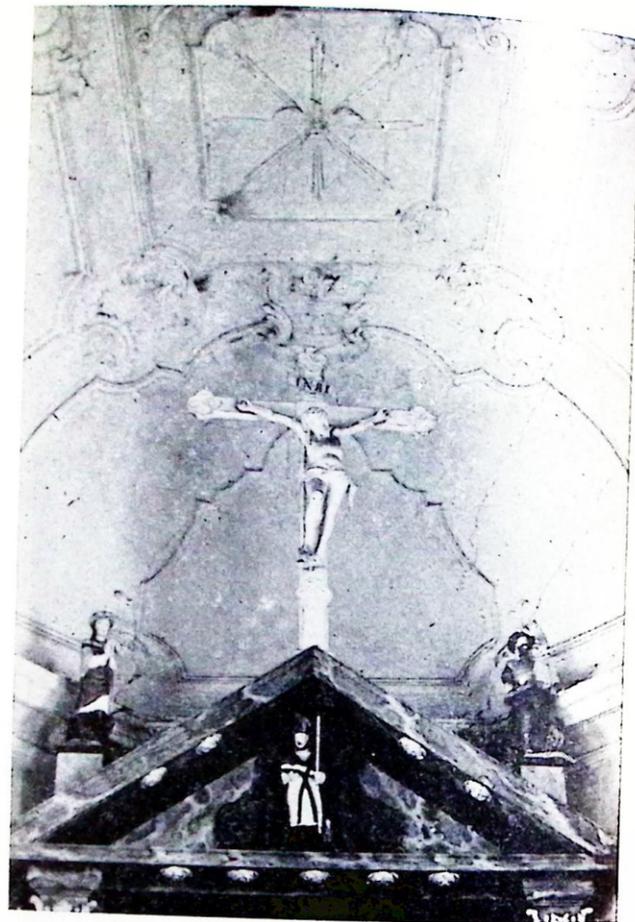
Image de désolation et de ruine! Le pittoresque clocheton tel qu'il se trouvait encore le 26 juillet 1964. Menaçant de s'abattre, consommée par la pourriture, sa flèche depuis lors a dû être démontée. L'oreille de pignon (à gauche) est également disloquée.





Vue de l'intérieur avec ses trois autels Renaissance flamande. Celui de droite est dédié à sainte Catherine d'Alexandrie, patronne de la chapelle et objet d'un culte très ancien. L'ambon (moderne) entre les deux autels est disproportionné.

Nous ne savons malheureusement rien au sujet de l'architecture de l'oratoire qui précéda la chapelle actuelle, ni des coutumes qui devaient la concerner.



Maitre-autel (détail). Le fronton triangulaire est terminé par un grand Christ gothique du début du XIV^e siècle, à quadrilobes. Les statues du milieu du siècle suivant, représentent, de gauche à droite, Ste Marguerite d'Antioche, St. Eloi, St. Jérôme. Le joli plafond en stuc de style Régence est daté dans le cartouche central, de 1751. Son état est précaire et le colmatage des fissures s'imposerait.

Quant à la chapelle actuelle qui offre les principales caractéristiques du style ogival tertiaire, elle doit dater du début du XVI^e siècle. Elle ne possède qu'une nef terminée par un chœur avec chevet à trois pans. La longueur de l'édifice dans l'œuvre est de 15,50 m. La nef, large de 8 m est éclairée, de part et d'autre, par deux fenêtres en tiers point. L'entrée actuelle se trouve au nord et est constituée par une porte à encadrement chanfreiné et terminée en segment d'arc. Au côté opposé se voit également une porte qui depuis longtemps a été murée et qui à l'origine était justifiée par le nombre plus important de pèlerins qui remplissait la chapelle, principalement le jour de la fête de Ste Catherine.

Le matériau utilisé est la pierre d'Overlaar (également dépendance d'Hoegaarden) et celle de Gobertange pour le côté nord, y compris la quasi



Sainte Catherine (bois, milieu du XVI^e siècle). A sa base est représenté l'empereur qui la condamna à mort. On remarque aussi la roue de son supplice brisée par un ange et le sabre.



Sainte Barbe (bois, milieu du XVI^e siècle). Dans la tour, à droite, se voit une fenêtrage dont le fenestrage accuse le style ogival tertiaire.



Vierge (bois, début du XVI^e siècle) qui devait appartenir à un calvaire d'époque. On y dénote une typique influence bourguignonne.

totalité du chœur. Le côté sud de la nef ainsi que la façade ouest sont en pierre de Gobertange.

L'édifice est entouré d'un soubassement et d'un larmier se découpant élégamment au-dessus des susdites portes. Le pignon de la façade ouest est muni d'un rampant et terminé de chaque côté par une oreille de pignon très décorative. Ce mur aveugle est sectionné à sa partie supérieure, où, de même que la charpente du toit, il sert de support au charmant clocheton. Celui-ci, en charpente, est à souche carrée et est pourvu de chaque côté, d'une ouïe. Une flèche octogonale sommée d'une croix en fer forgé et d'un coq en laiton, le termine. Le clocheton actuel est l'œuvre d'excellents artisans de la région et fut refait vers le milieu du XVIII^e siècle. Il abrite une cloche fondue en 1764 par le fondeur tirlémontois P. Peeters qui avait refondu l'ancienne cloche. Quant à la belle charpente du toit, en chêne, elle est en forte pente si propice à la fonte des neiges.

C'est aussi la hauteur du toit qui confère à l'ensemble un supplément de grâce et qui prouve l'importance qu'attachèrent aux lignes verticales, nos bâtisseurs de l'époque gothique.

Quant à l'intérieur de la chapelle, il est également bien proportionné. Les murs sont entièrement blanchis au lait de chaux comme c'était la coutume dans nos campagnes. Un plafond couvre toute la superficie de la bâtisse. Il se compose de superbes stucs dont les fines moulures d'inspiration liégeoise sont dans le style Régence. Cet ensemble délicieux porte dans le cartouche central, au-dessus du chevet du chœur, la date de 1751. Malheureusement, plusieurs lézardes étant devenues apparentes à cause du mauvais état du toit qui a trop longtemps laissé passer les pluies, il serait grand temps de les fermer actuellement à peu de frais, faute de quoi ce régal pour les yeux sera stupidement perdu. Refaire un tel travail artisanal pour l'instant serait impensable faute



Maitre-autel (détail).

Cette base de colonne (Renaissance flamande, vers 1650), prouve la qualité de l'ouvrage.



Groupe de Sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant

(bois, début du XVI^e siècle).

de moyens. Pour réaliser cette exquise composition, il a fallu plusieurs mois de travail à un artiste.

L'intérieur de l'édifice est en outre orné de trois autels en bois marbré de style Renaissance flamande. Le maître-autel occupe tout le chevet du chœur, il est surmonté d'un retable qu'orne une toile datant du début du XVIII^e siècle, représentant le martyr de St-Gorgon, patron de la paroisse d'Hoegaarden. De part et d'autre de ce retable, deux gracieuses colonnes cannelées à chapiteaux ioniques et à bases finement sculptées, supportent le fronton triangulaire. Au-dessus de celui-ci, on admire un grand Christ (bois, début XVI^e siècle) dont les extrémités de la croix sont ornées de typiques quadrilobes aux emblèmes des évangélistes. Cette belle œuvre a dû faire partie d'un calvaire, à l'origine de la chapelle actuelle. Au-dessus du même retable, on peut aussi voir les statues (bois, milieu du XVII^e siècle) de sainte Marguerite d'Antioche, de saint Eloi et de saint Jérôme.

Dans le chœur on aperçoit encore une curieuse Vierge debout (bois, début XVI^e siècle) d'influence bourguignonne, qui pourrait également avoir fait partie du calvaire précité. Mentionnons aussi une jolie statue (bois, milieu du XVI^e siècle) de sainte Barbe, flanquée de sa traditionnelle tour où figure une baie à fenestration d'époque. La statue de saint Roch (I^{ère} moitié du XVII^e siècle, bois) est un souvenir du temps où régnait la peste dans le hameau.

L'autel latéral, à gauche, est dédié à Notre-Dame. Il comporte également un retable, inspiré

Saint Roch (bois, 2^e quart du XVII^e siècle). Le saint qui porte le bâton avec la gourde du pèlerin était particulièrement vénéré lors des épidémies de la peste. Un ange oint la plaie.

de celui du maître-autel, dont l'architrave est surmontée de la statue (bois, milieu du XVI^e siècle) d'un saint évêque qui pourrait bien être saint Lambert ou saint Servais, tous deux anciens évêques du diocèse de Liège dont Hoegaarden fit partie jusqu'au concordat de 1801. Au milieu du retable, se trouve une Vierge à l'Enfant baroque (bois, milieu du XVII^e siècle), non sans mérite artistique.

Quant à l'autel latéral, à droite, dédié à sainte Catherine, il est du même type que le précédent avec lequel il s'harmonise entièrement. Au centre, se voit la statue (bois, milieu du XVI^e siècle) de sainte Catherine, reconnaissable à ses attributs : l'empereur qui la fit condamner à mort, le grand sabre et la roue de son supplice cassée par un ange. Au-dessus du retable, figure un groupe (bois, début du XVI^e siècle) représentant sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant, image assez fréquente à cette époque. Il convient aussi de signaler un remarquable Christ aux outrages (bois, I^{er} quart du XVI^e siècle) dont l'expression est vraiment poignante.

Les autres pièces du mobilier n'offrent aucune particularité. Le banc de communion, de style



baroque, est daté de 1675 et la balustrade du jubé adossé à la façade ouest porte la date de 1755 ainsi que les initiales du marguillier Jean Bastin.

La chapelle avait ses propres administrateurs, nommés « capellemeesters » dans les actes anciens. Ils étaient élus parmi les notables du lieu, pour une période d'un an. A l'oratoire était annexé le bénéfice dit de sainte-Catherine, dont le titulaire avait à assumer la charge des nombreuses messes qui y avaient été fondées depuis un temps immémorial, par de pieux bienfaiteurs qui voulaient assurer ainsi l'entretien et l'ornementation de la chapelle.

Deux fêtes étaient jadis célébrées, chaque année, avec éclat : celle de la dédicace (I^{er} dimanche de mai) et la fête de sainte Catherine le 25 novembre. Ces jours-là, après une messe chantée qui réunissait la foule, il y avait aussi une procession fort pittoresque.

Houtem se trouvant à 2 km du centre d'Hoegaarden et comptant à présent plus de 300 habitants répartis dans plus de 100 habitations, la chapelle sert au culte dominical depuis une dizaine d'années.

L'édifice, propriété de la fabrique d'église de St-Gorgon à Hoegaarden, a été classé avec les deux tilleuls qui l'ombragent au nord, par la Commission Royale des monuments et des sites (Arrêté Royal du 6/VII/1957).

En raison surtout du très mauvais état de la toiture, la bâtisse s'est particulièrement détériorée depuis ces dernières années. Un projet de restauration, approuvé en haut lieu, n'a pu être mis à exécution jusqu'à présent, faute de crédits de la part du ministère des Travaux publics. Les autorités locales ont insisté à diverses reprises, appuyées par l'administration provinciale et par la Commission Royale des monuments.

Toutefois, il faut déplorer que des mesures de précaution n'aient été prises à temps pour éviter

la mise à nu, à plusieurs endroits, des planches de la toiture. Ainsi, fatalement l'eau a pu s'infiltrer librement à travers le beau plafond et y causer des dégâts. Le clocheton, trop longtemps démuné d'ardoises, était récemment pourri à un tel degré qu'il s'était littéralement affaissé vers la nef, menaçant à tout instant celle-ci. Pour écarter le danger, la flèche fut enlevée et finalement, la base subsistante du clocheton ainsi que la toiture furent recouverts de carton bitumé. Actuellement,

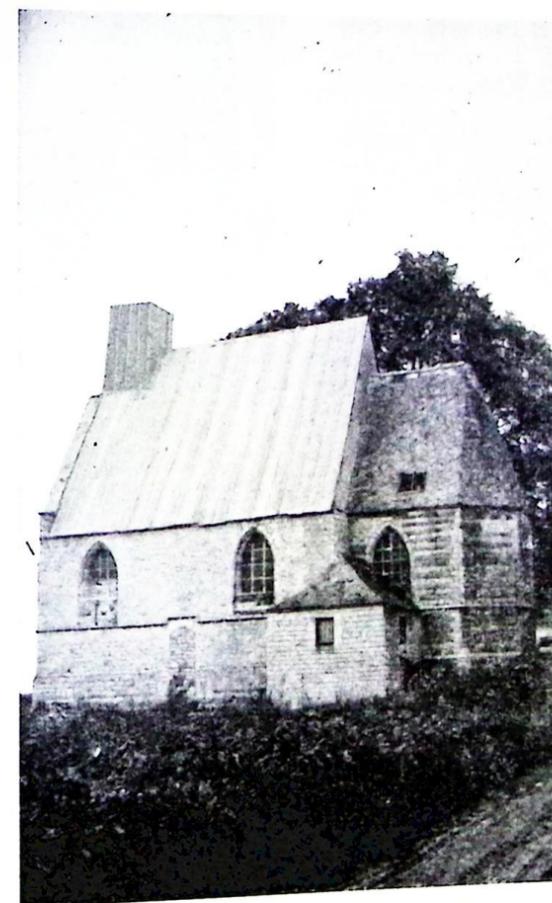
l'aspect général est bien piteux mais, en attendant la restauration, il ne pleuvra peut-être plus à l'intérieur, notamment sur l'un des autels comme ce fut le triste cas l'été dernier.

Faut-il aussi souligner la nécessité d'effectuer le rejointoiement élémentaire de beaucoup de pierres qui, dans leur état actuel, menacent de se détacher sous l'action des prochains gels ? Certaines parties architecturales des plus caractéristiques n'ont malheureusement pas été rejointoyées (à peu de frais) tel p. ex. le rampant du pignon de la façade ouest. En outre, le petit mur si pittoresque entourant la chapelle au nord-est, du côté de la voie publique, et qu'aucun admirateur de nos beaux sites n'aimerait voir disparaître, ne présente lui aussi qu'un ensemble de pierres lamentablement dissociées à plusieurs endroits, surtout aux angles toujours plus vulnérables.

En ces temps heureux où l'on se pique si volontiers de civilisation et de culture, où nos localités ayant de glorieux souvenirs du passé à montrer aux touristes peuvent s'attendre à une affluence toujours plus accrue de visiteurs, un spectacle aussi désolant que celui qui se voit sur ce plateau d'Hoegaarden ne peut que scandaliser le public.

Puisse cet ensemble monumental qui se présente dans un si joli cadre, susciter tout l'intérêt et la grande pitié qu'il mérite et faire bientôt l'objet de travaux indispensables.

J. de Kempeneer



Ainsi se présente la chapelle depuis août 1964, avec son recouvrement (provisoire) en carton bitumé. Du charmant clocheton, seule subsiste encore la base qui fait songer à une cage à lapins.

LE "DERNIER VOYAGE" DE PHILIPPE LE HARDI

de Hal à Dijon (27 avril 1404 - 15 juin 1404)

DANS une de nos études antérieures, nous avons entretenu nos lecteurs de la Guerre de Succession du Duché de Brabant, c'est-à-dire de l'endroit où Louis de Male, comte de Flandre, battit les Brabançons le mercredi 17 août 1356 (Quaeden Woensdag) et comment le comportement héroïque d'Everard 't Serclaes permit aux ducs de Brabant Jeanne et Wenceslas de rentrer en leur capitale : Bruxelles.

La duchesse Jeanne de Brabant, fille de Jean III, née à Bruxelles le 24 juin 1322, avait été mariée en 1334 à Guillaume d'Avesnes, comte de Hainaut et de Hollande, dont elle eut un fils, emporté en bas-âge, quelques mois après que son époux eut trouvé la mort le 26 septembre 1345 dans une campagne contre les Frisons. Nous savons qu'en 1347, les nécessités politiques l'unirent en secondes noces à Wenceslas de Luxembourg qui décéda le 8 décembre 1383. Son épouse lui survécut jusqu'en 1406. Celle-ci fut inhumée dans l'Eglise des Carmes.

Jeanne survécut donc à tous ses héritiers.

Ici se place un événement qui se déroule dans notre Brabant, si riche en souvenirs de toute nature.

Le 16 avril 1404 (encore un mercredi !), Philippe de Valois (1), dit le Hardi, venant d'Arras se rendit à Bruxelles en compagnie de ses deux fils Jean de Nevers — qui devint Jean sans Peur — et Antoine de Réthel — futur duc de Brabant. Pour ce dernier, sa grand-tante éprouvait des sentiments tout maternels. Elle avait déjà ramené avec elle le jeune prince lors d'une visite qu'elle fit à Philippe le Hardi et l'installa dans son palais pendant une période assez longue afin qu'il se familiarisât avec ses futurs sujets.

Jean et Antoine eurent une fin tragique. Leur père vint donc à Bruxelles pour s'y assurer définitivement du fruit de longues années d'efforts patients et discrets. Aussi fin psychologue que diplomate, Philippe — en 1388, à force de services rendus et de prévenances — avait amené la duchesse de Brabant, veuve de Wenceslas et tante de son épouse, Marguerite de Male, à annuler le traité vieux de 31 ans qui promettait ses domaines au frère de Wenceslas, l'empereur Charles IV, chef de la maison de Luxembourg, si elle mourait sans enfants.

Ni Jeanne, ni Wenceslas n'avaient jamais eu à se louer de l'aide et de la protection qu'ils étaient en droit d'attendre de leur suzerain. Flattée, au contraire, des attentions de Philippe de Valois, un prince aussi glorieux qui — après la mort de Wenceslas — vint mettre son épée au service de Jeanne



Philippe le Hardi et Marguerite de Male.
(Gravure extraite de la « Généalogie des Forestiers et Contes de Flandre » de Corneille Martin.)

et touchée de ce qu'il eût aussitôt joint l'acte à la parole en mettant à la raison Guillaume de Gueldre (2) qui prétendait annexer certaines villes du Brabant, la duchesse Jeanne pour exprimer sa reconnaissance à Philippe résolut de léguer son domaine à sa nièce, Marguerite de Male, seule héritière encore en vie.

En 1404, 16 ans après, Jeanne — vu son grand âge — abdiqua en faveur de Marguerite, à charge de celle-ci de céder son héritage à son fils Antoine.

Le duc venait donc expressément à Bruxelles pour présider à la cession solennelle du Brabant à sa maison et de faire reconnaître Antoine de Réthel par les Etats du pays auxquels il avait déjà



La Duchesse Jeanne de Brabant.
(Gravure de Pierre de Jode.)

été présenté en 1393, lorsque le Hardi, cédant aux instances des Brabançons, avait accordé l'héritage de la tante Jeanne au second de ses fils.

Malgré une santé sérieusement compromise depuis quelque temps déjà, le duc de Bourgogne — toujours aussi coquet — (3) voulut faire son entrée à cheval dans Bruxelles qui allait bientôt être la capitale de son fils.

A son arrivée, il offrit un dîner grandiose à la duchesse Jeanne qui — quoique âgée de 82 ans — restait pleine d'entrain et de vivacité. Mais le soir, à l'issue du banquet, Philippe eut une forte défaillance et dut s'aliter.

Les soins des médecins de sa suite ainsi que de ceux de la Cour du Brabant eurent un effet des plus heureux : ses forces lui revinrent et dans les jours qui suivirent il put tenir, dans sa chambre, une entrevue avec son fils Antoine, les représentants de Jeanne et ceux des Etats, réunion au cours de laquelle les derniers détails de la cérémonie de transmission des pouvoirs furent réglés.

Le 24 avril, le mal réapparut soudain avec une violence inattendue. D'après les uns, Philippe fut atteint d'une de ces maladies contagieuses qui ravagèrent de temps à autre la population de nos villes où, pourtant — à ce moment — aucun foyer n'était signalé. Selon d'autres historiens, le duc était miné depuis un certain temps par une fièvre lente.

En tout cas, dès sa rechute, l'état de santé de Philippe s'empira rapidement. Il se rendit exactement compte de ce que sa fin avançait à grands pas, tout en gardant sa parfaite lucidité.

Il ordonna qu'on le transportât aux pieds de la Vierge miraculeuse de Hal envers laquelle il éprouvait une dévotion particulière.

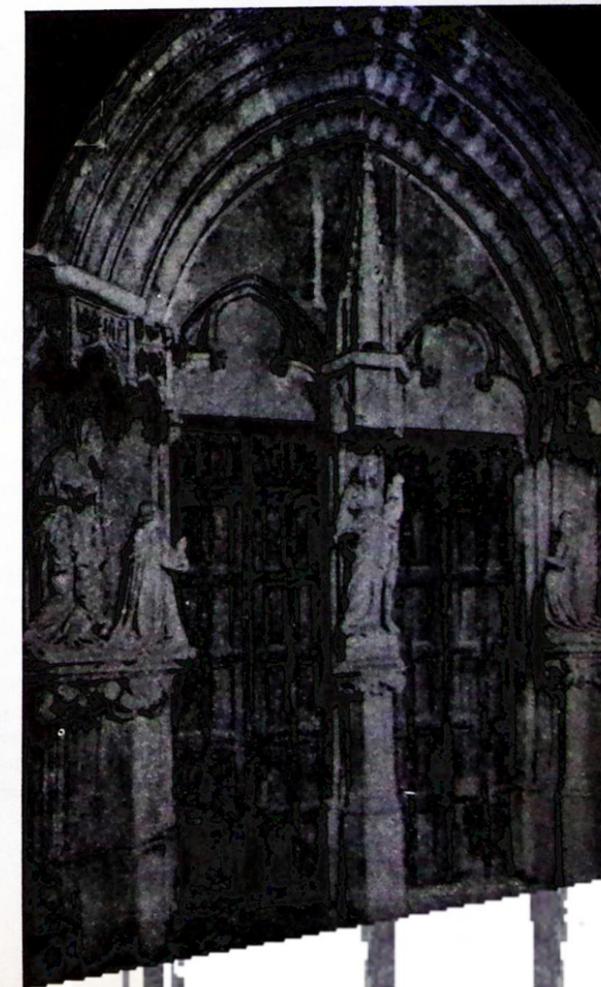
Depuis 1267, année au cours de laquelle la statue — qui fut offerte à l'église de Hal par la femme de Jean d'Avesnes, la princesse Alice de Hollande qui l'avait reçue de sa mère Mathilde qui la tenait elle-même de son aïeule Elisabeth de Hongrie — attire encore une foule de pèlerins actuellement.

On confectionna spécialement une litière à bras et le samedi 26 avril, on transféra l'illustre malade. Porté par les serviteurs de « Madame de Brabant » il était accompagné de son épouse Marguerite — accourue depuis la Cour d'Arras où elle était restée — de Jean de Nevers, d'Antoine de Réthel et de toute sa maison.

Afin que les cahots ne se fassent pas trop sentir, les Bruxellois et les villageois des environs avaient aplani les chemins que devait suivre le cortège. Il fallut quatre heures pour couvrir les 15 km du trajet.

On déposa le malade à l'Hôtel du Cerf (4) près de l'église. Montrant une fermeté et une résignation dignes de sa vie, Philippe — au début de la soirée — appela ses deux fils pour leur faire ses suprêmes recommandations.

Portail de la Chartreuse de Champmol (Dijon).



« Il les adjura de demeurer étroitement unis dans les bons et les mauvais jours, de servir Dieu et le Roi de France, ainsi qu'il en avait lui-même toujours donné l'exemple, de prendre à cœur le bien de la couronne, d'honorer leur digne mère, de se garder de trop grever leurs sujets et de les aimer en bons pères. Il se préoccupa vivement aussi du sort de ses fidèles serviteurs, dont le chagrin sincère lui faisait peine. Puis, il prit congé de toute sa maison et des médecins qui lui avaient prodigué leurs soins. Il manda encore près de lui un des magistrats de Bruxelles pour

Le convoi funèbre quitta Hal le 1er mai et se dirigea sur Grammont. Le deuil fut conduit par Jean de Nevers, Antoine de Réthel et le duc de Richemont, frère du duc de Bretagne. La dépouille de Philippe passa sa première nuit en l'église St-André à Grammont. Elle fut dirigée sur Audenaerde, Courtrai et Lille pour atteindre Douai le 5 mai. Resté 10 jours en cette ville, le convoi funèbre se remit en marche vers Arras où un service solennel fut célébré et où Marguerite de Male s'avança vers le catafalque et en un geste symbolique y déposa sa bourse, son trousseau de clés et sa ceinture, geste qui signifiait sa renonciation à la succession de son époux.

Le cortège mit tout un mois en s'arrêtant encore à St-Quentin, Neufchâtel, Troyes, Bas-sur-Seine et Châtillon, pour arriver le 15 juin dans la capitale de la Bourgogne et atteindre la Chartreuse de Champmol due à la munificence de Philippe qui dès 1386, avait souhaité y dormir son dernier sommeil.

Dijon avait envoyé au devant du cortège jusqu'au Val-Suzon, les magistrats, une centaine de principaux bourgeois à cheval et une centaine de pauvres vêtus de noir, portant des torches. Le corps fut descendu dans la crypte le lundi 16 juin.

Marguerite de Male qui trépassait le 21 mars 1405 ne rejoignit pas son époux dans la crypte, Philippe ayant voulu que la fille de Louis de Male reposât en terre flamande. Elle fut inhumée à Lille, aux côtés de son père, dans la chapelle de N.-D. de la Treille.

Quinze ans après la mort de Philippe on enterrait près de lui son fils et successeur Jean de Nevers (Jean sans Peur) assassiné au Pont de Montereau le 10 septembre 1419. A la même époque Antoine de Réthel, duc de Bourgogne, tué à la bataille d'Azincourt (1415) était déjà enseveli depuis quatre ans dans le chœur de l'église de Teruren en Brabant.

La duchesse Jeanne de Brabant ayant survécu à son neveu et à sa nièce s'éteignit le 1er septembre 1406. Elle avait 84 ans.

Il ne manquera pas d'intérêt d'ouvrir ici une large parenthèse concernant Claus Sluter, sculpteur du Portail de la Chartreuse de Champmol ainsi que du Puits de Moïse à l'intérieur de celle-ci.

Sculpteur de l'école bourguignonne de Dijon, Sluter eut par son réalisme et l'ampleur monumentale de son style, une profonde influence sur la sculpture du XVe siècle.

Entre 1380 et 1385, il apparaît sur la liste de la Guilde des Tailleurs de Pierre de Bruxelles, donc sculpteur « brabançon ». Il devint ensuite le sculpteur des ducs de Bourgogne à CHAMPMOL près de DIJON et en 1389 dirigea l'atelier ducal.

Une partie de son œuvre reste conservée à Champmol et aux Musées de Dijon et Cleveland, le tout sculpté pour l'ornementation de la Chartreuse de Champmol. L'abbaye fut détruite en 1792, lors de la Révolution française. Dans ce qui fut sauvé, on compte trois chefs-d'œuvre de Sluter :

- l'ornementation du portail : les fondateurs Philippe le Hardi et Marguerite de Male, présentés à la Vierge et l'Enfant par St-Baptiste et Ste-Catherine. Cette Vierge et l'Enfant montrent surtout dans le mouvement accusé de la Vierge, un retour décisif dans l'art;
- Le Puits de Moïse (en définitive le piédestal d'un Calvaire en majeure partie disparu) également à Champmol, au-dessus du puits de l'abbaye. Le socle montre, à côté d'anges pleureurs des six coins, six grandes figures de prophètes. Le Musée Archéologique de Dijon conserve la partie supérieure du Christ du Calvaire (tête et torse) retrouvée en 1927. L'ensemble constitue un sommet de toute l'histoire de l'art;
- le Mausolée de Philippe le Hardi (au Musée de Dijon) remarquable pour le développement d'un thème relativement ancien « pleurants » autour d'un sarcophage. Ils forment un cortège de deuil impressionnant.
D'autres sculpteurs ont aidé Sluter à ce mausolée.

Les figures de Sluter se détachent nettement du fond et deviennent ainsi beaucoup plus libres dans leurs tenues : même sous les habits, le corps humain reste visible; le sourire stéréotypé du maniérisme du XIVe siècle est remplacé par une expression naturelle et psychologique.

Pour terminer, nous nous rallions entièrement à l'avis de Paul Rolland, conservateur-adjoint des Archives de l'Etat à Anvers, secrétaire de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique, dans l'« Art en Belgique du Moyen Age à nos jours », édité par la Renaissance du Livre en 1939 :

« Quoiqu'il puisse être du rôle de Sluter en Brabant, il n'en reste pas moins que ce sont des Bruxellois qu'il embaucha dans son équipe, la deuxième équipe « brabançonne », de Dijon. Si donc la sculpture brabançonne ne peut revendiquer en toute certitude l'œuvre de Champmol comme exclusivement sienne, elle a le devoir de s'y référer, aussi bien à cause des liens étroits de style qui l'y apparentent qu'en raison du nombre et de la qualité de ceux d'entre ses artistes qui y collaborèrent.

«
« Dans leur pays natal les artistes brabançons produisent vers 1410 les statues si caractéristi-

« ques des Apôtres du chœur de l'église de Hal, tantôt trapues, tantôt plus sveltes mais qui, toutes, par l'acuité de l'observation dont témoignent leurs physionomies intensément ardentes, anxieuses ou peignées, voquent sans contredit dans le profond sillage de la plastique qui triomphe à Dijon ».

C.DE RIE du BRUNCQUEZ.

(1) Philippe II, le Hardi, duc de Bourgogne, quatrième fils de Jean II le Bon (1342-1404), reçut à titre d'apanage, en souvenir de son courage à Poitiers (1356) le duché de Bourgogne (1363) et devint ainsi le chef de la seconde maison de Bourgogne. Il avait épousé Marguerite, fille de Louis de Male, comtesse de Flandre, d'Artois et de Bourgogne, à Gand, le 18 juin 1369, en la cathédrale St-Bavon.

En 1384, l'héritage des Flandres, Nevers, Réthel, Artois et Franche-Comté, lui échut. Son but le plus important fut de jouer un rôle capital en France. Il accourut au secours de son beau-père contre les Gantois sous Philippe van Artevelde (1382). Il s'efforça de mettre fin à la Guerre de Cent Ans et sut garder la neutralité de la Flandre.

A ne pas confondre avec Philippe III le Hardi, fils de St-Louis et de Marguerite de Provence, né à Poissy (1245-1285), roi de France en 1270 et qui — veuf d'Isabelle, fille de Jacques I, roi d'Aragon — épousa Marie de Brabant, fille de Henri III, duc de Brabant et de Lothier.

(2) Voir Guerre de Succession du Duché de Brabant.

(3) D'une élégance raffinée ne prenait-il pas des bains à l'essence de rose ? Il lui arrivait de se parfumer à la poudre de violette.

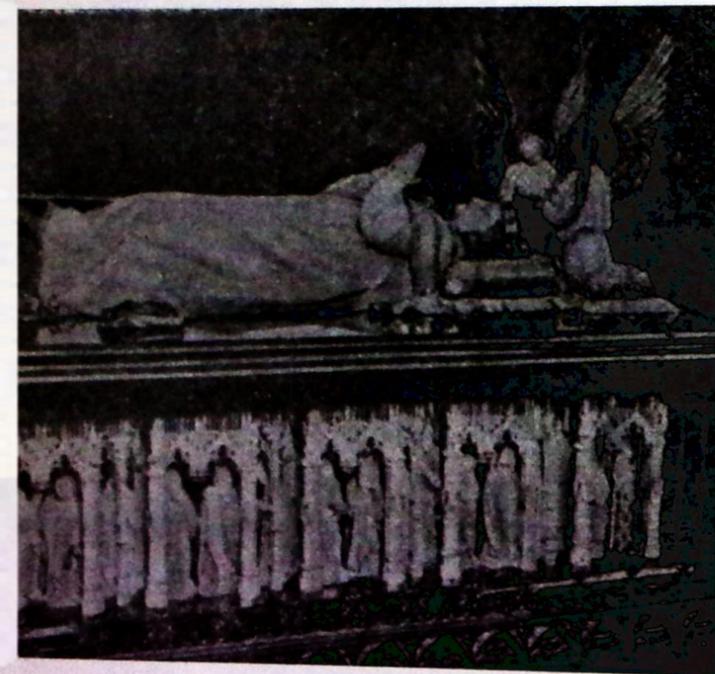
(4) D'aucuns prétendent que c'était au château de Hal.

(5) J.D. Châtelain. Patr. III. 27.4.1947.

« LES MOULINS DU BRABANT »

Poursuivi, en Brabant, avec une opiniâtreté exemplaire tant par les autorités provinciales et communales que par les propriétaires dont l'entière abnégation et le parfait désintéressement méritent tous les éloges, le mouvement d'opinion en faveur de nos moulins menacés de disparition gagne, chaque année, en ampleur et en prestige. Il n'est pas inutile de rappeler ici, que l'épopée de chaque moulin brabançon tant à eau qu'à vent, a été décrite par le menu dans la remarquable petite anthologie des moulins que le Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant, a publiée, en 1961, en collaboration intime avec notre Fédération.

Ouvrage à portée tant historique que touristique, ce précieux manuel, fort de 328 pages et enrichi de 58 gravures et photographies que complète judicieusement une carte du Brabant indiquant la situation exacte de chaque moulin encore existant, peut encore être acquis, auprès du Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.



Tombeau de Philippe le Hardi.
(Musée de Dijon.)

« le remercier des attentions que les habitants avaient eues à son égard et ordonna à son secrétaire de verser une aumône aux pauvres de la ville.

« Le lendemain, à l'aube du dimanche 27 avril 1404, s'éteignit, après une existence exemplaire, tranchant par l'austérité de ses mœurs et la dignité de sa vie privée sur tous les princes de son temps. Philippe de Valois dit le Hardi, duc de Bourgogne et de Franche-Comté, comte de Flandre, d'Artois, de Nevers, de Réthel et de Charolais. Il était âgé de soixante-deux ans. Politique habile et clairvoyant, ami de la paix tout vaillant qu'il était au combat, celui qui fut le plus sage et le plus illustre des Valois avait acquis, en quarante années, une puissance égale à celle des plus grands souverains de la Chrétienté. » (5)

PROMENADE DANS LE QUARTIER DE NOTRE-DAME-AU-ROUGE

BRUXELLES se transforme et ne ressemble plus à la ville de nos vingt ans. Partout, des chantiers sont ouverts et la mutation urbaine se poursuit, inexorable. Les uns après les autres, les témoignages pittoresques et souvent émouvants du passé disparaissent.

Le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge n'a pas échappé aux exigences de l'assainissement et plusieurs de ses impasses ont été rayées du paysage citadin. Il subsiste toutefois, au cœur de cet îlot typique, un certain nombre de venelles où le pathétique des siècles défunts se survit.

Grosso modo, le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge est limité par le Boulevard Maurice Lemonnier, la Rue des Six-Jetons, la Rue Van Artevelde et le Boulevard du Midi.

« Il y a plusieurs siècles, écrivait le Docteur Aimé Beernaerts, historien, folkloriste et poète, à l'endroit où la Sennette traversait la chaussée d'Anderlecht, il y avait une poterne dite « de la Petite Croix ». On y éleva une petite chapelle dédiée à Notre-Dame. On l'appelait tantôt Notre-Dame-sur-Senne, parce qu'elle était bâtie sur des pilotis au-dessus de la Sennette, tantôt chapelle de Notre-Dame-au-Rouge, parce que d'après la tradition on y invoquait la Sainte-Vierge contre la scarlatine, contre la dysenterie qui sévissait de façon endémique, jadis, aux abords de la Senne. Notons qu'une autre chapelle portant le même nom avait été érigée aussi sur le pont qui faisait face à la rue des Six-Jetons. Il y a plusieurs interprétations de l'appellation « Notre-Dame-au-Rouge » (O.L.V. ten Rood). D'aucuns traduisent Rouge par Rood. D'autres pensent que rood est une corruption de raad (conseil) et proposent le nom de Notre-Dame du Bon Conseil. On aurait aussi, d'après un troisième groupe, Notre-

*où survit le pathétique
des siècles défunts*

Dame des Essarts et un quatrième prononce en patois local « Onze Leevraa ten Roeie » (jonc ou roseau). Et de fait, pas mal de roseaux poussaient jadis, dans le lit de la Senne. Pour eux, ce serait donc Notre-Dame des Roseaux. Nous croyons que la bonne interprétation est Notre-Dame-au-Rouge parce qu'on invoquait dès le XVe siècle la Sainte Vierge sous ce vocable à Saint-Géry, contre la dysenterie (roodeloop)... »

Les différentes versions évoquées par le Docteur Beernaerts ont, chacune, leurs partisans. Et ceux-ci peuvent aisément justifier leur conviction, quelle qu'elle soit !

Si l'interprétation ayant la préférence du Docteur Beernaerts est admise, une conclusion s'impose : le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge s'est développé en marge du sanctuaire marial abritant la statue de la Vierge bénéficiant du culte populaire ! On ne peut manquer de faire observer, à ce sujet, que la statue en question, datant de la fin du XVe siècle, se trouve actuellement en l'église Notre-Dame de Bon-Secours, Rue du Jardin des Olives ou — plus exactement — Rue du Marché au Charbon, c'est-à-dire en dehors du quartier de Notre-Dame-au-Rouge proprement dit. L'église Saint-Géry, qui s'élevait sur la place de même nom, fut rasée au début du XIXe siècle après avoir été mise en vente publique en 1798 et avoir été acquise par un Turc résidant à Bruxelles.

Il semble bien, de fait, que le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge s'est formé excentriquement au sanctuaire dont il devait prendre le nom. Il a pris naissance en dehors de l'enceinte bruxelloise de 1040, autour du vieux et sinueux chemin d'Anderlecht, presque à l'ombre de la Porte d'Overmolen qui, lors de la construction de l'enceinte du XIVe siècle, fut reportée au bout de la Rue d'Anderlecht et devint, dès lors, la Porte d'Anderlecht.

Avant le XIVe siècle, il n'y avait quasiment, là où s'étend le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge, que des champs, des prairies et des jardins. La Senne — et non la Sennette — traversait ce territoire et coupait le chemin d'Anderlecht qui, grâce à un pont, enjambait ses eaux relativement profondes. Empierré à la fin du XIVe siècle ou au début du XVe, ce chemin devait voir passer nombre de personnages célèbres venus de France ou d'Espagne ou se rendant dans ces pays. Il y eut là, semble-t-il, en bordure de ce chemin, une maison de repos ouverte aux pèlerins revenant de Saint-Jacques de Compostelle, peut-être une chapelle, et quelques auberges. Ce n'est qu'à partir du XVIIe siècle, de certains avis autorisés, que le Quartier commença à gagner du terrain en direction de l'enceinte du XIVe.

Vieux porche. Rue des Six-Jetons.

(Photo : Michel Delmelle.)



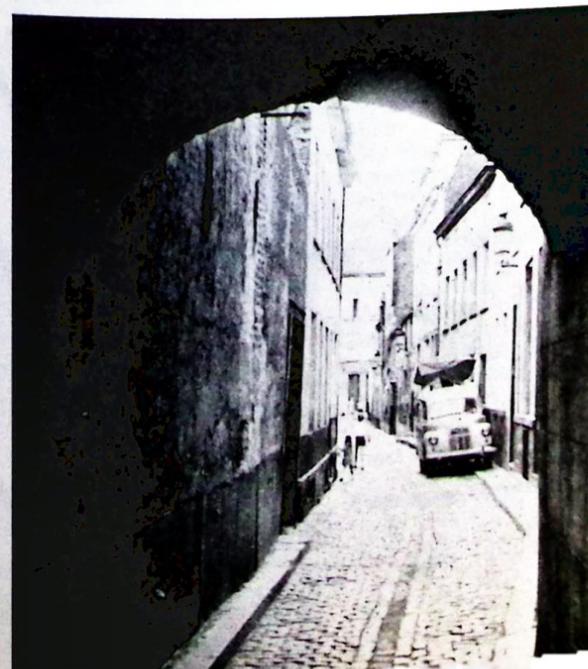
Vieux pignon rue d'Anderlecht.

Arrêtant ici ces considérations historiques, voulez-vous que nous parcourions, ensemble, le vieil îlot citadin constituant une sorte de frémissante république affirmant bruyamment son originalité lors de la traditionnelle kermesse du mois d'août ?

Voici, occupant approximativement l'emplacement de l'ancienne Porte d'Overmolen, la Place Fontainas, dédiée à un ancien bourgmestre de la capitale. Voici, formant lisière, la Rue des Six-Jetons où, vestige du passé, une belle porte moulurée et cintrée subsiste, encastrée dans un mur moderne, en briques. L'artère existait déjà au XIIIe siècle et s'appelait alors Rue des Six-Deniers parce qu'il y avait là un droit de péage de cette somme à acquitter ou parce que des brigands y partagèrent un butin dont l'excédent, six deniers, provoqua une rixe sanglante.

Partant également de la Place Fontainas, la Rue d'Anderlecht est, historiquement, l'épine dorsale du vieux quartier. C'est en bordure de cette antique voie que se dressent les plus anciennes façades de

L'entrée de la rue des Navets.



ce coin de Bruxelles, notamment celles — à pignons en angle aigu ou à redans — des numéros 11, 53 et 61A. C'est sur la Rue d'Anderlecht par ailleurs, que se greffe la très pittoresque Rue des Navets ouvrant son étroit couloir par une construction sur arceau.

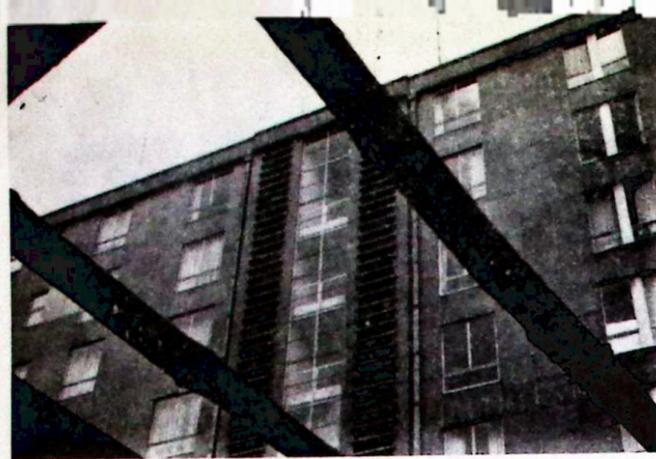
La Rue des Navets ! On pourrait en parler longuement, rappeler qu'il y eut là, jadis, une auberge dénommée « Le Navet » et qu'un drame s'y déroula, dans l'atelier d'un tonnelier, aux premiers jours du mois de mars 1886. Ayant été insulté de « deef » — ou « dief » c'est-à-dire « voleur » — par un de ses clients, le tonnelier Van den Hof saisit une cale et en frappe l'insolent qui s'écroule. Le tonnelier s'acarne sur sa victime, la piétine et, ayant assouvi sa colère, dissimule le corps inerte et sanglant sous un tas de paille. Puis, ayant rangé ses outils, il quitte son atelier et s'éloigne calmement tandis qu'une jeune fille, qui a été témoin du drame, alerte le voisinage et la police...

Le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge a été le théâtre de bien d'autres drames. L'un de ceux-ci eut, pour cadre, une maison de l'Impasse de la Ferraille et se déroula en mai 1887. Un vannier nommé Hiers aimait, plus que de raison, le faro. Rentrant chez lui en titubant, il aperçoit sa femme discutant avec une voisine et, s'imaginant qu'elle « casse du sucre sur son dos », l'empoigne et la force à réintégrer le domicile. La femme résiste. L'ivrogne se fâche et, avisant une cuve pleine de chaux, y précipite son épouse puis, saisissant un couteau qu'il porte sur lui, la frappe derrière l'oreille droite et à la tempe gauche. La femme s'efforce de lui arracher le couteau des mains mais ne réussit qu'à se blesser. Heureusement, la police arrive et se saisit de l'irascible vannier... qui, quelques heures plus tard,

La pittoresque rue des Navets.

(Photos : M. Delmelle.)





Un complexe d'habitation édifié par le « Foyer Bruxellois » sur l'emplacement des Impasses de la Ferraille, des Abeilles et du Lierre.

sera remis en liberté afin, s'il lui plaît, de recommencer à terroriser sa femme !

L'Impasse de la Ferraille, qui s'était appelée d'abord Ruelle de la Couronne, n'existe plus. Ont disparu, de même les Impasses des Abeilles et du Lierre. Sur leur emplacement, remplaçant leurs taudis habités par des chiffonniers, des rémouleurs, des rempailleurs ou des marchands de fleurs, de noix ou de marrons chauds, s'érige à présent, depuis 1958, un complexe d'habitation du « Foyer Bruxellois ». D'autres complexes identiques sont en construction, rénouvant complètement la physionomie du vieux quartier.

Il y aurait beaucoup de choses à dire au sujet de chacune des rues et venelles de l'îlot de Notre-Dame-aux-Rouges. Voici la Rue des Mouchérons, qui a gardé sa dénomination primitive. Il y avait autrefois, dans les parages, voisines l'une de l'autre, la Rue des Chats et la Rue de la Souris. Voici la Rue des Vierges, autrefois Rue des Pucelles, quartier général — depuis toujours — des poêliers et des marchands de vieux métaux. Voici la Rue de Soignies et celle des Potiers, havre des tourneurs de pots d'autrefois. Et voici la Rue de la Verdure, autrefois Rue de la Blanchisserie, à cause de la proximité d'une blanchisserie, et la Rue du Vautour, anciennement Rue du Faucon, du nom d'une auberge placée à l'enseigne « Au Grand Faucon ». Le « Foyer Bruxellois » y construit une de ses grandes ruches de béton, à quelque distance de la vieille cité Marie-Henriette ouvrant, entre les numéros 42 et 60, un couloir menant à une cour intérieure où s'alignent de hauts bâtiments du plus pur style « caserne ». L'un de ces bâtiments est immatriculé 52. C'est là,

La Cité Marie-Henriette, rue du Vautour.



L'intérieur de la Cité Marie-Henriette, rue du Vautour.

C'est là, dans le bloc du numéro 52, que Prosper-Henri Devos a vu le jour.



dans un des appartements de ce « bloc », que vit le jour, le 28 janvier 1889, l'un des écrivains les plus doués de sa génération : Prosper-Henri Devos, qui devait malheureusement mourir prématurément, à l'âge de 25 ans, la nuit du 2 au 3 novembre 1914, après avoir été frappé d'une balle au ventre, à l'aube du 30 octobre, à Ramscapele.

Rien ne rappelle le souvenir du jeune héros natif du Quartier de Notre-Dame-au-Rouge. Jean-Didier Chastelain, qui lui a consacré un copieux essai demeuré inédit, a évoqué les primes années de l'existence de Prosper-Henri Devos qui, entraînant parfois ses amis dans son Bruxelles natal, leur montrera invariablement, comme étant la demeure de sa naissance, une maison de style hispano-flamand, à pignon à redans, située Rue d'Anderlecht, entre la Rue du Vautour et la Rue des Potiers (vraisemblablement celle portant le numéro 61A). « Né dans une demeure trop peu caractéristique à son gré, notait Jean-Didier Chastelain, il la rayera de sa mémoire dès le jour où il aura découvert, en flânant dans le quartier de son enfance, celle où il aurait voulu, celle où — selon lui — il aurait « dû » naître... »

Les parents de Prosper-Henri Devos ne s'étaient installés au 52 de la Cité Marie-Henriette, Rue du Vautour, que le 9 janvier 1889, soit dix-neuf jours



Un des immeubles en construction rue du Vautour (août 1964).

Photos : Michel Delmelle.



Les pigeons de la Place Anneessens.

(Photo : Michel Delmelle.)

avant la venue au monde de l'écrivain. Ils devaient quitter le Quartier de Notre-Dame-au-Rouge quelque quatre mois plus tard, le 18 mai 1889. Bien que n'ayant guère vécu dans ce coin de Bruxelles, l'auteur d'*Un Jacobin de l'An CVIII* et de *Monna Lisa* devait lui rester fidèle et lui consacrer un pénétrant essai publié aux pages de la revue *Belgique française* en 1908. Evoquant le pittoresque quartier, Prosper-Henri Devos écrivait : « J'aime y errer le soir. L'ombre des ruelles me blottit, m'infuse leur recueillement, et les chuchotements que je devine derrière les vitres des boutiques chétives, étroitement grillagées par leurs croisillons, suscitent en moi des échos confus, un murmure de sensations inexprimables et douces. Le vieux quartier silencieux m'accueille. J'y suis né. Il s'en souvient... »

Près de la Rue du Vautour, la Rue de Cureghem aligne ses rails en partie rouillés. Un atelier, où l'on répare et transforme les jaunes cages à roulettes des ex-Tramways Bruxellois, existe, en cet endroit, depuis le début de ce siècle. La Rue Froebel, qui relie la dite rue à celle dont le nom évoque le célèbre tribun gantois Van Artevelde (le père ou le fils ?), rappelle le pédagogue allemand qui créa les jardins d'enfants. Un tailleur y confectionne les casquettes et les uniformes des receveurs et conducteurs de la Société des Transports intercommunaux de Bruxelles. Voici encore, à proximité, la Rue des Foulons qui, jadis, abritait des foulons. Ayant besoin d'eau pour exercer leur métier, ces derniers choisirent tout naturellement de s'établir à deux pas de la Senne. Et voici la Rue d'Artois avec le couvent des Mineurs conventuels et leur église, placée sous le patronage de Saint-Antoine de Padoue, puis la Rue Bodeghem, puis la Rue de la Caserne où, il y a de nombreuses années, les pompiers eurent leur caserne dans une vaste maison dite « des Sept Bras-seurs ».

Les rues se coupent, les rues s'éloignent. Partant de la Rue de Cureghem, qui s'appela d'abord Rue du Poivre puis Rue de la Tortue, la Rue des Fou-

lons ignore la Rue de Woeringen, baptisée de la sorte en souvenir de la victoire du duc Jean Ier de Brabant, mais non le Boulevard Maurice Lemonnier par lequel nous gagnons la Place Anneessens qui est, un peu, le balcon du Quartier Notre-Dame-au-Rouge. La place — ornée de bacs à fleurs, pourvue de bancs, visitée par les pigeons — occupe l'emplacement de l'ancien Vieux-Marché de la ville. Une statue se dresse là. Œuvre de Thomas Vinçotte, elle a été inaugurée en 1889 et représente François Anneessens (ou Agneessens), doyen des métiers, debout et ligoté, écoutant sans faiblir la sentence qui le condamne à mort. « Il avait cinquante-neuf ans au moment de son exécution, le 19 septembre 1719, lisons-nous aux pages de *Fantômes sur nos Chemins* de Jean-Didier Chastelain. Fabricant de chaises en cuir d'Espagne et maître-ardoisier, il était doyen du métier des Quatre Couronnés, c'est-à-dire des maçons, des tailleurs de pierre, des sculpteurs et des couvreurs d'ardoises. Connaissant d'une manière approfondie les lois et les privilèges du pays, ayant beaucoup lu et possédant le don d'éloquence, il jouissait d'un grand ascendant sur le peuple. Accusé d'avoir fomenté des troubles et conspiré contre la sûreté de l'Etat, on lui refusa l'assistance d'un avocat et il fut condamné à avoir la tête tranchée... »

La statue de François Anneessens se dresse, quasiment en figure de proue, à la lisière du Quartier de Notre-Dame-au-Rouge et semble vouloir en concrétiser l'âme ardente et fière, éprise de liberté. Cette statue, toutefois, n'illustre qu'une des facettes de cette âme. Elle ne montre qu'un des visages du vieux quartier riche de traditions, d'habitudes, d'us et coutumes. Nous avons évoqué, en passant, la kermesse annuelle d'août, vibrante d'allégresse breughelienne, égayée de guirlandes, de lampions, de tiges de roseau et d'aigres musiques. Le quartier a ses fanfares. Il a son folklore. Il ne ressemble à aucun autre.

Joseph DELMELLE.

François Anneessens héros populaire bruxellois.



A propos de

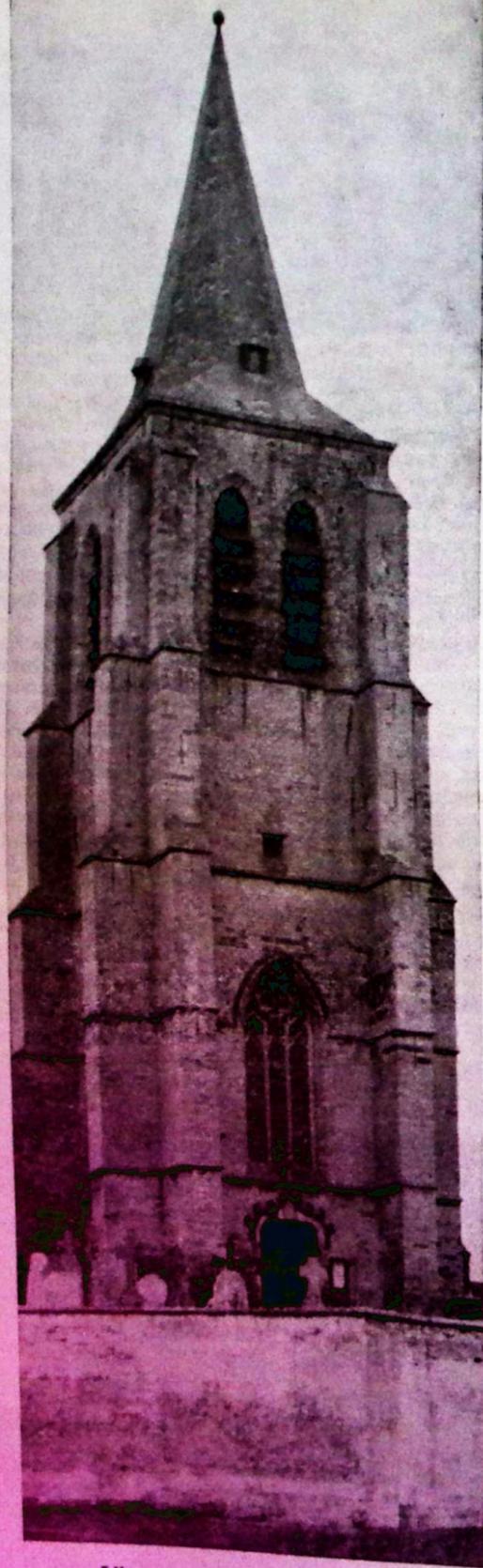
LENNIK - SAINT - MARTIN

QU'ON ne s'y trompe pas. Il y a saint Martin et saint Martin.

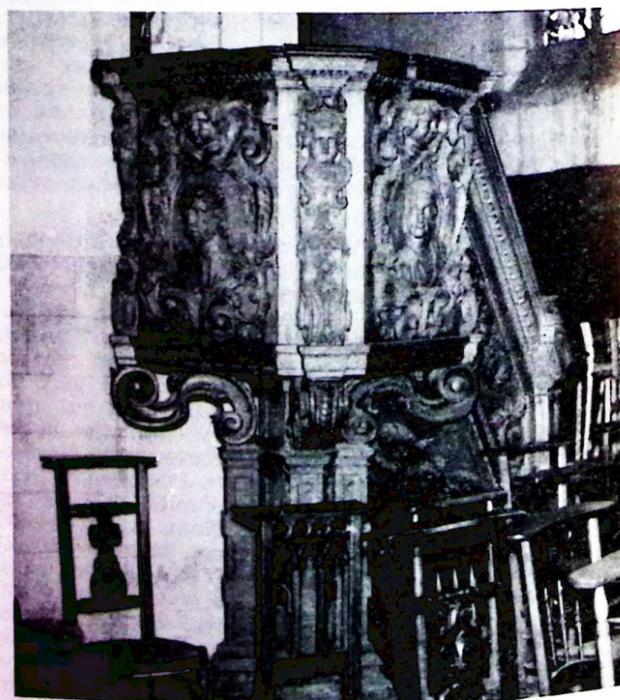
Celui auquel il sera fait allusion dans cette chronique qui tient plutôt du folklore que du tourisme, n'est pas l'ancien évêque de Tours (fête le 11 novembre) qui, pendant un hiver rigoureux, aux portes d'Amiens, partagea son manteau avec un pauvre. Il s'agit de saint Martin, pape, qui fut condamné à l'écartèlement par Constant II comme coupable de lèse-majesté et dont la fête se célèbre le 12 novembre.

Le nom de ce saint apparaît dans une vieille chronique signalant « que le lendemain de la fête de saint Martin, pape (13 novembre), il se tient, dans les prairies, où s'élevait jadis « l'Outhoff » près de Lennik-Saint-Martin, une foire très animée et pittoresque ».

Cet « Outhoff » ou Vieux Manoir, qui devait exister au quatorzième siècle et qui a appartenu à Guillaume de Clèves (fils naturel de Sweder



L'imposante église sur sa butte.



La chaire de vérité (XVI^e siècle).

d'Abcoude, seigneur de Gaasbeek), était entouré de fossés et d'étangs. Il a cessé aujourd'hui d'exister, et il ne reste pas même le moindre souvenir du repaire de ce sire de Gaesbeek, qui fut le meurtrier d'Everard 't Serclaes, le bon échevin de Bruxelles.

D'autres souvenirs se rattachent à ce village de Lennik-Saint-Martin, dont l'église, édifice du XV^e siècle, située au milieu du village, sur le versant occidental d'un plateau, offre un aspect imposant.

Ses transepts, sa triple nef, sa tour massive, appartiennent au style ogival de la dernière époque; ils sont construits en entier en pierre de taille; leur architecture est très simple et dans de belles proportions.

« On accède à l'entrée de l'église accrochée au flanc d'une pente et ceinturée par un cimetière paysan, par un large escalier monumental en pitoyable état » a écrit notre collaborateur Joseph Delmelle, dans notre revue du mois d'octobre 1959.

« De la terrasse, le regard découvre un paysage breughelien, harmonieux, plein de fraîcheur, animé par le panache de hauts peupliers flexibles. Simple, imposante, l'église de Lennik-Saint-Martin est classée par la Commission royale des Monuments et des Sites. Elle a gardé son chœur, en partie roman, vestige d'un temple primitif, ainsi qu'une crédence et une niche trilobées du XIII^e siècle.

On remarque, à l'intérieur de l'édifice, quelques magnifiques pierres tombales dont l'une, très curieuse, de 1553 — recouvrant les restes de Jean Pipenpoy —. Une autre, près de l'entrée, porte le millésime 1638. Elle est fort belle, de même que



Deux pierres tumulaires dont la plus petite est ornée des figures en pied de Jean Pipenpoy, mort le 21 janvier 1553 et de sa femme Cornélie Van Overstraelen.

La plus grande rappelle le souvenir de Pipenpoy mort en septembre 1615 et de son fils Siger, qui expira le 26 février 1638.

certaines de ses voisines, mais la pénombre régnant en permanence à cet endroit empêche de la détailler convenablement. Dans le transept gauche, une autre dalle funéraire est datée de 1621.



Le merveilleux triptyque surmontant l'autel latéral droit.

L'église de Lennik-Saint-Martin contient d'autres œuvres d'art : lambris sculptés porte magnifiquement ouvragée donnant accès au baptistère, confessionnaux, chaire de vérité, stalles, tableaux. L'autel latéral, à droite, est surmonté d'un merveilleux triptyque. La sacristie mérite également de retenir l'attention du visiteur ».

À l'entrée orientale de la localité, là où l'on voit aujourd'hui une petite chapelle dédiée à saint Antoine et un beau marronnier, écrit Alphonse Wauters, dans son « Histoire des environs de Bruxelles », subsista longtemps un tumulus très élevé, surmonté de trois arbres et de trois croix de fer, qui firent donner à ce lieu le nom de « Cruyscoutere » ou « Culture aux Croix ».

La tradition lui attribue l'origine suivante :

« Trois marchands étrangers, liés par une vieille amitié, arrivèrent un jour en cet endroit et s'y arrêtrèrent pour se reposer.

» Tout en causant de leurs voyages et de leurs affaires, ils se prirent de querelle et en vinrent aux mains avec tant de rage qu'ils se percèrent mutuellement de coups.

» Les habitants du village, accourus trop tard pour les retenir, leur donnèrent la sépulture, et en mémoire de leur mort tragique, élevèrent ce tumulus qu'ils décorèrent de trois croix.

Si le nom de saint Martin (pape) est cité à propos d'une foire à Lennik, celui de saint Martin (ancien évêque de Tours) est représenté par cette magnifique statue en chêne sculpté qui date du XV^e siècle.



» Ce monument datait, selon toute apparence, des premiers siècles de notre ère; il a aujourd'hui disparu ».



Un tronc portant la date de 1615, style d'époque. Quant à la statue du saint, elle a plus de deux cents ans.



Lieu de pèlerinage se trouvant à l'arrière de l'église.



Ecce homo (détail).

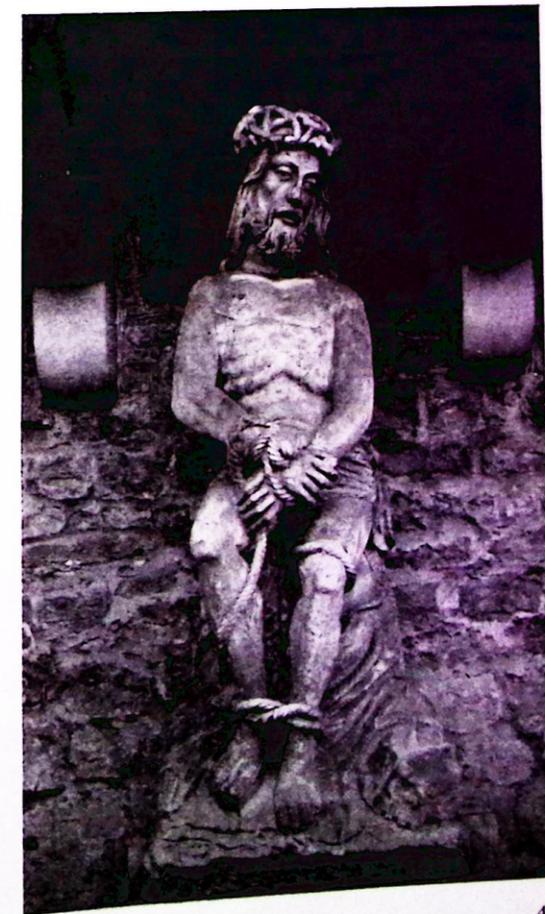
L'auteur de l'« Histoire des environs de Bruxelles » en a vu une représentation d'une fidélité douteuse, il est vrai, sur l'enseigne d'un cabaret voisin, nommé Saint-Antoine.

L'emplacement de ce tumulus était un endroit redouté, à cause des prétendues apparitions dont il était fréquemment le théâtre.

Le hameau de Tomberg ou de la Montagne de la Tombe lui doit sans doute son nom; il s'y trouvait un moulin à vent qui fut brûlé, en 1491, par les soldats du roi Maximilien; le général anglais Marlborough, en s'y arrêtant, en 1707, laissa échapper l'occasion d'écraser l'arrière-garde de l'armée française, qui se retirait vers la Dendre.

Toutes les dénominations de champs, du côté oriental de ce village de semeurs de blé et de planteurs de houblons, semblent remonter à une époque fort ancienne; le chemin qui conduit à Tomberg s'appelait le Chemin de la Princesse (den Princesse Weg); et plus à l'est, on rencontrait successivement le Royaume (het Koninkrijk), le Walsberg ou Montagne des Wallons, et la Vrancxdael ou Vallée des Francs. Quelque peu d'importance qu'on attache aux désignations de ce genre, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans celles-ci des souvenirs des premiers temps de notre histoire.

M.-A. D.



NOS CONFÉRENCES D'HIVER

19 octobre 1964.

Hommes et Paysages de Turquie

par M. Pierre Willemart,
archéologue, conférencier
à Connaissance du Monde.

OUI, nous le confessons sans ambages, tandis que, soutenu par une gamme superbe de diapositives en couleurs, le sujet s'animait, au rythme d'un exposé aussi habilement que solidement charpenté, et, petit à petit, dévoilait sa dimension, nous nous surprisions à méditer sur les destinées de l'humanité, à méditer et à rêver que, dans ce monde inquiet, désaxé, secoué, de toutes parts, par les explosions conjuguées d'un racisme exacerbé et d'une xénophobie délirante, dans ce monde menacé, à chaque instant de génocide collectif, le tourisme, cette science jeune, dynamique qui s'appuie sur ces deux valeurs solides, stables, quasi sempiternelles que sont l'Art et la Nature, cette science qui se moque des frontières, se joue des continents et proclame ouvertement ses prétentions à l'universalité, pourrait, dans un avenir très prochain, contribuer au rapprochement entre les peuples.

Ces pensées peuvent-elles être taxées de chimériques et d'utopiques si l'on songe qu'à toutes les époques, sous tous les climats, sous toutes les latitudes, à tous les échelons de la société, au-delà même de toutes les querelles politiques, raciales, philosophiques ou religieuses, l'homme digne de ce nom n'est jamais resté insensible au charme discret d'un paysage, ni au rayonnement d'une authentique œuvre d'art.

N'est-ce pas le principal mérite de M. Willemart d'avoir su, en élevant le débat au niveau humain, lui donner, d'emblée, sa seule et véritable dimension tout en lui conférant la valeur d'un authentique témoignage auquel n'auraient pu prétendre les plus savantes digressions comme les plus brillantes tranches d'éloquence.

Le mausolée de Mevlana à Konya, où tournaient les Derviches. Cet édifice consiste en un hall où avait lieu la danse rituelle des Derviches et en un mausolée adjacent.

(Photos : M. Hombroeck.)



Konya qui fut la capitale de l'empire Seldjocide, est riche en monuments de cette période lointaine.

Cette sollicitude, cette préoccupation humaine, nous la retrouverons présente tout au long de cette ample fresque historico-artistique de la Turquie éternelle que brossa avec autant de talent que d'enthousiasme notre distingué mentor. C'est elle qui nous aidera à vaincre ces préjugés encore tenaces de nos jours, nés d'une méconnaissance fondamentale du contexte tant historique que géographique, tant social que psychologique, qui prétendent rejeter la Turquie loin de l'orbite occidentale et l'assimiler à ce monde lointain et flou qu'on affuble, volontiers, de l'épithète d'oriental. Pays étrange, troublant, déroutant même aux yeux du profane que cette Turquie moderne, établie à cheval sur deux continents, que cette terre géographiquement rattachée à l'Asie puisque la partie asiatique englobe à elle seule 743.634 km² de la superficie totale du pays qui est de l'ordre de 767.169 km², mais sentimentalement rattachée à l'Europe par la volonté affirmée tant de ses dirigeants que de ses habitants. En fait la jeune république turque actuelle fondée, en 1923, par son premier président, Mustapha Kemal, chef du parti nationaliste et stratège habile qui s'était distingué, en 1916, sur les bords des Dardanelles, succédait à cet empire ottoman qui avait littéralement éclaté au lendemain de la première conflagration mondiale après avoir couvert toute l'Asie Mineure, enlevé de haute lutte Constantinople, menacé Vienne, fait trembler Rome et pratiqué de profondes incisions dans les continents européen et africain.

C'est en Anatolie qu'il convient de rechercher l'origine de cette puissance redoutable qui mit l'Europe malade, divisée, gangrenée par des querelles intestinales, à deux doigts de sa perte, c'est dans ce cadre sévère, austère, chargé d'âpreté où la végétation est pauvre et de caractère steppique, dans ce cadre dénudé, presque désertique où la moindre source, le moindre puits, la plus insignifiante nappe d'eau est accueillie comme une bénédiction que les Turcs, nomades venus d'Asie Centrale se fixèrent et fondèrent cette dynastie des Seldjocides qui devait, du XI^e au XIII^e siècle, étendre son empire sur toute l'Asie occidentale et favoriser l'éclosion d'un art à la fois très puissant et très raffiné, délicatement teinté d'orientalisme dont les prestigieux témoins, parvenus jusqu'à nous, attestent d'un degré de civilisation déjà très avancé. Nous songeons, notamment, à Konya, l'ancien Iconium, ville, aujourd'hui, partiellement déchue, qui fut, autrefois, l'altière résidence des sultans seldjocides. Par la magie de l'image, tout cet âge d'or de Konya renaît sous nos yeux et dans cette cité où, de nos jours, l'Orient

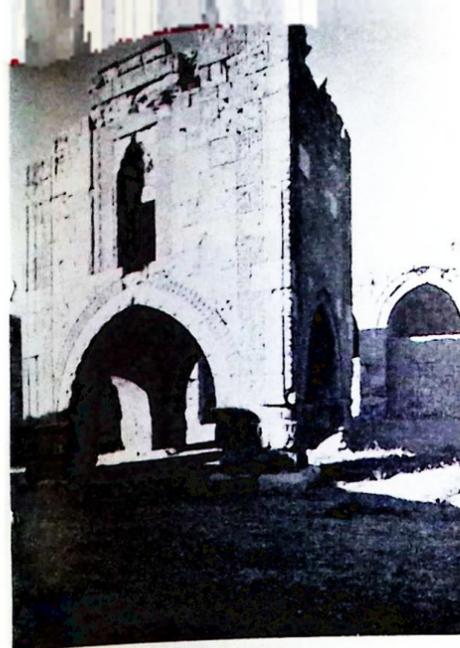


Le portail du Mausolée Vert à Bursa. Construit en 1419, sous le règne du Sultan Mehmet 1er, ce mausolée est considéré comme l'un des plus beaux spécimens de l'ancienne architecture turque.

(Photo : M. Hombroeck.)

Le minaret de la Mosquée Verte d'Iznik se distingue par ses façades. L'art de la fabrication des façades florissait à Iznik sous l'Empire Ottoman.

(Photo : M. Hombroeck.)



Les ruines de Sultanhanı, un caravansérail construit au XIII^e siècle par le Sultan Alaeddin Keykubat, à environ une quarantaine de kilomètres de Kayseri.

(Photo : Office du Tourisme turc.)



Situé au pied du mont Olympe, Bursa est un centre commercial, thermal et de villégiature très réputé. On y pratique les sports d'hiver.

(Photo : Office du Tourisme turc.)

et l'Occident se coudoient sans cesse sans jamais se heurter, on entend encore battre intensément le cœur de la Turquie lointaine. Ses pulsations animent ces rideaux de cyprès, aux attaches millénaires, qui semblent encore égrener les souvenirs d'un glorieux passé; elles animent toujours ces incomparables monuments qui jalonnent la cité où l'art seldjocide s'affirme dans tout son éclat, dans toute sa majesté, dans toute son insolente beauté, dans tout son raffinement aussi. Art profondément original comme en témoigne la grande mosquée (1220-1230) avec son inextricable forêt de colonnes et son extravagante débauche de tapis. Foyer incandescent d'art, Konya fut aussi le centre d'une vie religieuse intense où ce grand mystique que fut Mevlana Djelaleddine Roumi diffusa sa doctrine et jeta les bases de l'Ordre des Derviches Tourneurs, ces moines qui tourbillonnaient sans trêve jusqu'au moment sublime où ils atteignaient une sorte d'extase métaphysique.

Après un ultime regard au mausolée élevé à la mémoire de l'illustre mystique, nous nous lançons, à bride abattue, dans cette steppe aride, brûlée par le soleil en été, crevassée par le gel en hiver, sachant qu'au cœur de ce site décharné au point d'engendrer la mélancolie, quelque caravansérail sur-

DEUX
GRANDIOSES
MOSQUEES.

A gauche, Selimiye
d'Edirne.

A droite, celle du
Sultan Ahmet, gar-
dée par six mina-
rets... et un obélis-
que, à Istanbul.

(photos : Office
du Tourisme turc.)



Nous quittons, à regret, Bursa, cette ville captivante où l'art turc encore dégagé de toute influence byzantine a laissé ses spécimens les plus purs pour gagner le centre de la Thrace où sommeille cet autre bastion de l'art ottoman qu'est resté, en dépit des ravages et des cicatrices laissées par les nombreux conflits russo-turcs, Edirne, l'ancienne Andrinople, toute ruisselante encore d'un passé plantureux qui coïncide avec l'apogée de l'Empire ottoman, avec cette époque où les sultans régnaient en souverains incontestés sur d'immenses territoires s'étendant de l'Adriatique au Golfe de Bassorah, de la Roumanie et de la Crimée au Yémen pour embrasser, enfin, toute l'Afrique du Nord. A cet égard, la fameuse Mosquée Selimiye d'Edirne, construite par Sinan, le talentueux architecte de Soliman le Magnifique, est considérée comme une des œuvres les plus représentatives de l'art ottoman.

Voisinant l'altière forteresse de Rumelihisari (XVe siècle), construite par Mahomet II, voici, Constantinople, aujourd'hui, Istanbul, cité antique et combien vénérable, capitale d'un extraordinaire empire qui survécut mille ans à la ruine de Rome, ville martyre, déchirée, écartelée, écorchée, mise à sac par les Croisés, d'abord, le 13 avril 1204, par les Turcs, ensuite, le 29 mai 1453, ville fantastique où le grandiose voisine avec le banal, ville féérique, aussi, où l'Orient et l'Occident confondent leurs parfums, ville déroutante enfin où les mille et un minarets, les mille et une fontaines ont des accents d'éternité, ville digne de mettre le point d'orgue à notre merveilleuse aventure. Dans un tourbillon vertigineux d'art et de folklore défilent, tour à tour, la grandiose Mosquée du Sultan Ahmet, gardée par ses six minarets, le fabuleux sérail de Topkapi avec ses trois enceintes, son cimetière de canons, sa débauche de petits pavillons, de kiosques, de faïences aux tonalités si riches, si chaudes et surtout son ambiance quasi irréelle, digne des Mille et Une Nuits, la Suleïmaniyé ou Mosquée de Soliman, une des plus étourdissantes prouesses architecturales du génial Sinan et, enfin le célèbre Bazar aux quelque cinq mille échoppes et son inextricable dédale de ruelles gorgéant des ustensiles et objets les plus hétéroclites où le narguilé voisine l'article de faïence, où le marchand de tapis cohabite avec le chaudronnier.

Sachons gré à M. Willemart de nous avoir révélé le vrai visage de la Turquie, celui d'une terre sans doute émouvante, peut-être déroutante, mais chargée intensément d'une brûlante et réconfortante humanité, d'une terre où chaque site, chaque monument, chaque visage semble parfumé aux essences d'éternité.

Yves BOYEN.

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

CHRISTI NATIVITAS

« Tant crie-t'on Noël qu'il vient... », disait joliment le poète.

Il y a vingt siècles, quand Marie fut sur le point d'être mère, survint l'ordre d'Auguste de faire dénombrer, dans leurs villes d'origine, les familles de l'Empire.

Joseph, sortant de la Maison de David, fut obligé de comparaître à Bethléem en Judée, Quirinus étant Gouverneur de Syrie.

C'est alors que, repoussé de partout tant la foule était dense en cette circonstance, le couple ne trouva de refuge que dans une étable isolée.

D'une part, cette femme et cet homme éperdus, cette pauvre étable réchauffée seulement par la douce chaleur de l'âne et du bœuf sur leur litière...

d'autre part, des personnage fabuleux :
Melchior, Gaspar, Balthazar...

Des rois? Sans doute ne l'étaient-ils pas, car aucun des Evangélistes ne le dit. — Des savants, peut-être? — Des « mages » venus d'Orient (plus puissants que les monarques), s'adonnant à l'astrologie, aux sciences divinatoires, guidés — selon la légende — par une étoile particulièrement scintillante... vraisemblablement un météore.



Dessin de Rembrandt sur « L'Adoration des Bergers ».

Le soir du 24 décembre, les enfants chantaient devant les habitations.

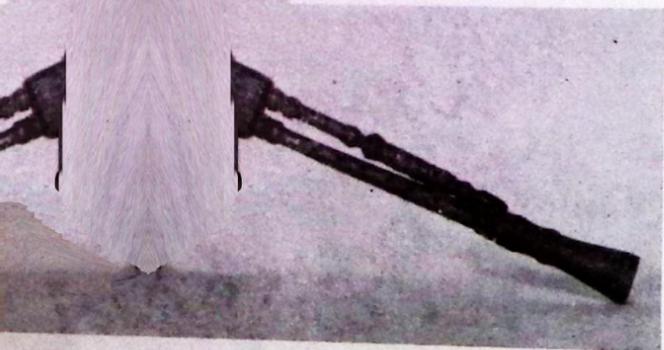
A dire vrai, d'ailleurs, ces détails transmis par la tradition ne sont que conjectures.

Mais les peuples chrétiens depuis l'an 1223, époque à laquelle François d'Assise fit — avec l'autorisation papale — la première reconstitution d'une bergerie animée de modestes sujets, se reconnurent dans cette naïve représentation de la plus belle histoire du monde. Ils eurent pitié de l'Enfant nu et de la faible Mère précieusement abrités et témoignèrent toujours un tendre culte à l'humble famille démunie.

Au XVI^e siècle, les Sociétés de Rhétorique de Bruxelles fêtaient la Nativité en organisant des représentations de Mystères qui duraient huit jours. Au XIX^e siècle, dans nos régions, la population construisait des crèches, ou « Bethléems », à très vieilles figurines autour desquelles les bons gens entonnaient des « carols » (du vieux mot celtique signifiant « chœur ») ou chants noéliques.

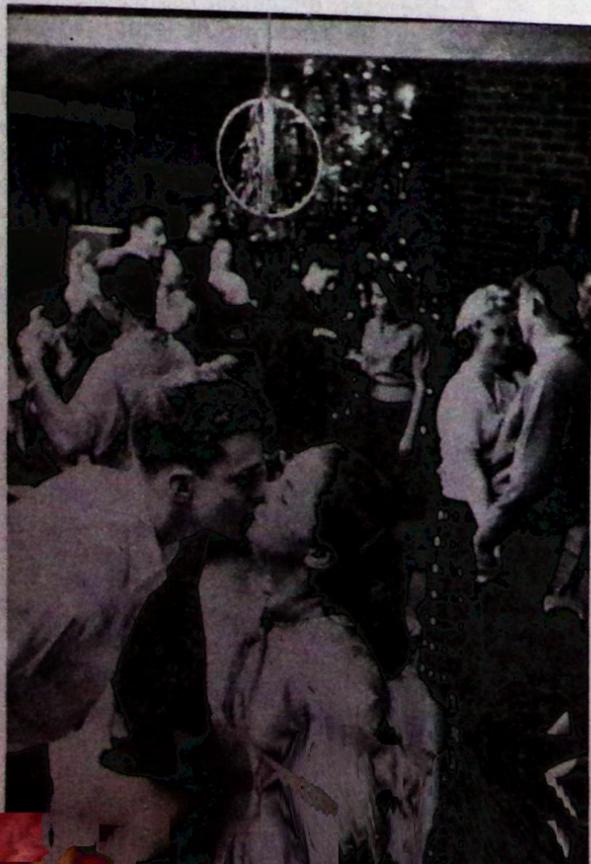


Le Musée Instrumental de Bruxelles (17, place du Petit Sablon) conserve une cornemuse, instrument populaire par excellence au XVI^e siècle, reconstituée d'après les tableaux de BREUGHEL dans lesquels elle apparaît souvent. Exécutée en poirier, elle est constituée d'une outre ordinaire en peau de chèvre, de 2 bourdons parfois à une distance de quinte, et d'un tuyau de mélodie (chantre). Cet instrument, entre les mains d'un cornemuseux, devait — sans nul doute — accompagner les chansons noéliques populaires.



dont les plus anciens remontent aux XI^e et XII^e siècles. — Une puissante sève populaire s'en exhale.

Coutume britannique : le baiser échangé sous le gui.



Force m'est — parmi tant de complaintes — de n'en choisir qu'une seule. — Ecoutez donc l'une de celles qui se chantaient, en France, au XVI^e siècle.

Ce Noël est extrait du « LIVRE DES CHANSONS OU INTRODUCTION A LA CHANSON POPULAIRE FRANÇAISE » contenant 39 belles chansons anciennes, choisies et commentées par Henri DAVENSON.

Il est bon, je crois, étant donné l'origine et l'importance de ce Noël, de reproduire une note de l'auteur.

...« De même qu'on eût, aux XII^e et XIII^e s., » des épitres farcies, (La « farce » au Moyen » Age ne fut qu'une sorte de parodie liturgique » où l'on travestissait les textes sacrés. Peu à peu, » de simple monologue, elle devint pièce rudimen- » taire à plusieurs personnages. On en jouait dès » le XIII^e s., mais la grande vogue date des XV^e » et XVI^e s. Elle comportait un petit nombre de » types et de sujets emprunts aux mœurs popu- » laires) nous avons là un Noël farci qui para- » phrase, en français, l'hymne de l'Office de » l'Avent :

« Conditor » alme diderum
(« Créator » depuis le XVII^e s.)
Aeterne lux credentium
Christe redemptor omnium
Exaudi preces supplicum...

Vieille gravure allemande.



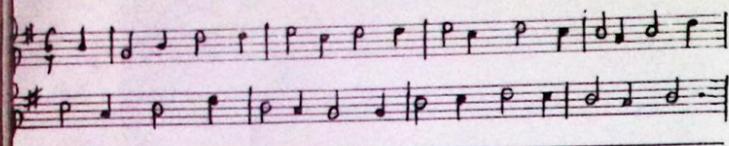
Des enfants chantant des « carols ».

» hymne pseudo-am-
» brosienne (elle ne
» date que du X^e s.).
» Chaque strophe est
» transposée en deux
» couplets, encadrés
» par des fragments
» du premier et qua-
» trième vers latins. -
» Ce Noël est un des
» plus anciens Noëls
» français (imprimé
» vers 1520). Il est
» resté longtemps,
» traditionnel (la
» grande Bible des
» Noëls, d'édition en
» édition, le conser-
» vait en tête de sa
» collection : il a vé-
» hiculé la vieille mé-
» lodie médiévale
» (antérieure, peut-
» être, au X^e s.)



Aux Etats-Unis, les temples aussi sont ornés de sapins de Noël.

» de l'hymne dans la
» mémoire des lettrés
» et du peuple. Sur le
» même air ont été
» chantés d'autres
» Noëls, des canti-
» ques, le Psaume 141
» (O Seigneur, à toi
» j'escrie...) du Psau-
» tier huguenot, des
» chansons comme
» l'égrillarde : « Il
» était un cadet
» blanc... » (Ballard,
» Rondes, I. 1724) et
» même de vraies
» chansons populaires
» comme le Renszelied
» flamand ».



C'est la chambre où est toute beauté
C'est la chambre où Dieu s'enombra
Cette clôture le déferma
Virginis matris chausula...

(12 couplets)

Quittons notre folklore.

En GRANDE-BRETAGNE, dès le Moyen Age, la fête de Noël a été très populaire. A l'âge contemporain on peut attribuer à l'influence britannique l'usage universellement répandu des « Christmas Cards » et même, indirectement, du sapin de Noël germanique, introduit en Angleterre en 1840 par le prince Albert, époux de la reine Victoria; dans nos pays après 1870.

En HONGRIE, parmi les coutumes noéliqués : le « Régölés » pratiqué, la quinzaine précédant la fête, par des garçonnetts travestis en animaux et faisant la tournée des maisons villageoises en récitant des poèmes de circonstance dans la bonne humeur générale. — Et aussi le « Bethléem », survivance des anciens Mystères de la Nativité : des enfants costumés, armés de gros bâtons, (lesquels, au temps du paganisme, étaient destinés à chasser l'esprit du Mal), porteur de boîtes re-

Conditor fut le non-pareil
qui fit la lune et le soleil
et les étoiles pour tous vrai
Noël c'est un nom sans pareil

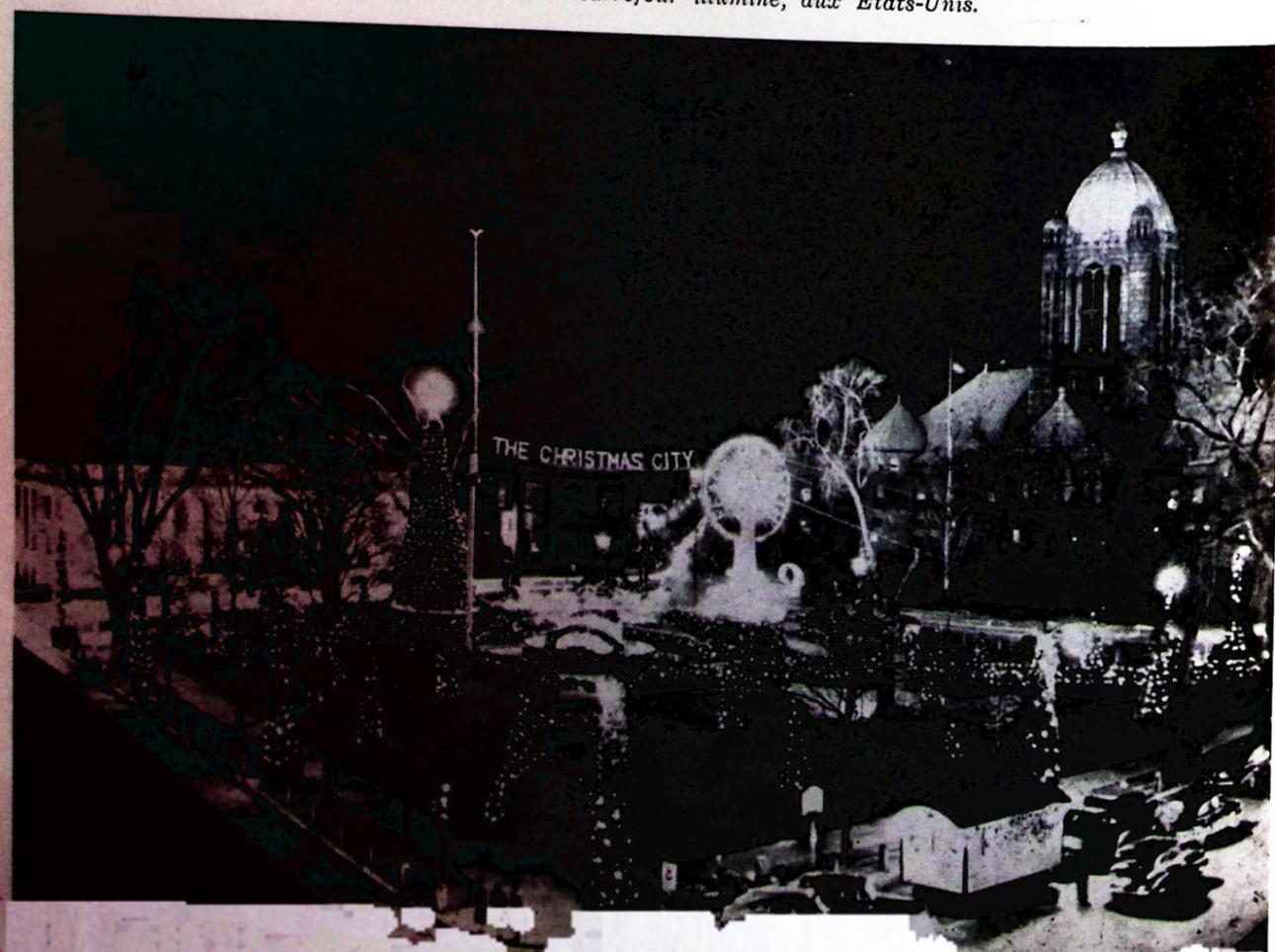
Tu créas tant que nous avons
Ciel et terre, mer et poissons
Et pour ce dire en doit-on :
Exaudi preces supplicum

Qui condolens, sire, tu fus
Du péché qui d'Eve fait fut
Dont tout le monde était perdu,
Si tu ne l'eusses secouru

Tu as pris incarnation
En la Vierge de grand renom
D'Elle naquis comme enfançon
Donans eis remedium

Vergente mundi vespere
Vespre était jour aveuglé
Quand de la chambre à l'épousée
Issis pour nous rendre clarté

Joyeuse atmosphère d'un carrefour illuminé, aux Etats-Unis.



Cette procession, au cours de laquelle jeunes et vieux entonnent des chants de Noël tout en portant une « crèche de Bethléem », est un vieil usage apporté par des aïeux espagnols ou mexicains.



présentant des étables éclairées de bougies, passent pour souhaiter paix et prospérité.

En AMERIQUE, au cours du XIX^e s., les vagues d'immigrants venues d'Europe, implantèrent dans le Nouveau Monde des coutumes jusqu'alors inconnues, dont celle de la célébration de la Nativité, par des processions et solennités diverses toujours en vigueur.

Aux U.S.A. notamment, la Noël entraîne une consommation considérable de sapins, les branches servant à la confection des guirlandes décorant la porte d'entrée des maisons particulières. Des arbres entiers sont placés devant le seuil ou sur les places publiques. La demande la plus importante, cependant, consiste en sapins de modèle réduit pour illustrer la fête familiale. De nombreuses entreprises ont été créées pour la culture et le conditionnement de ces sapins. C'est ainsi, par exemple, que dans la zone marécageuse du MINNESOTA (4.000 ha environ) une seule firme livre annuellement plus d'un million d'arbres de 80 cm. Ils sont prélevés sur le sommet d'une variété particulière de conifère, le « spruce noir des marais ». C'est un arbre de dimensions assez réduites (3 m 70 à 7 m 50) dont le tronc irrégulier et contourné est inutilisable dans l'industrie. Il atteint rarement, à la base, un diamètre supérieur à 5 ou 6 cm 1/2, bien que certains soient vieux de plus d'un siècle. A 1 m 25 du sommet, l'aspect tourmenté disparaît pour faire place à un magnifique cône de verdure parfaitement symétrique. Ce sont ces cônes-là qui servent d'arbres de Noël. L'écimage commence vers l'automne à raison de 6.000 arbres environ par jour. Grâce à un procédé tenu secret les sujets sont ignifugés et conservent leur fraîcheur pendant des mois.

Au MEXIQUE, carrefour des cultures indienne, espagnole et anglo-américaine, la célébration de la Noël amalgame les influences propres à chacune de ces civilisations. — Des danses suivent la Messe de minuit. — Dès la veille, les familles d'ascendance espagnole illuminent les façades de leurs maisons et les décorent de bougies piquées dans des sacs de sable appelés « farolitos ».

Geneviève C. HEMELEERS

En touristes avisés, préparez dès aujourd'hui vos futures évasions printanières en vous procurant nos

« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3357.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

Les émaux de PIERRE VIN

L'ECRIN s'entrouvre... il va livrer au regard profane toute une intimité, toujours mystérieuse et un peu fantastique, jalousement élaborée par le rêve et le talent d'un véritable artiste.

C'est dans la salle de l'Office des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue St-Jean à Bruxelles que Pierre Vin présentait dernièrement ses plus récentes réalisations.

La chaleur et la profondeur du coloris qui émanent des émaux séduisent d'emblée tant le connaisseur que le néophyte, l'entraînent plus au-delà, à la source même de l'inspiration maîtresse.

Les héros entrés dans la grande légende humaine, qu'ils soient immortalisés par la mythologie, sanctifiés grâce à la religion, édifiés au gré de l'histoire, acquièrent entre les fils d'argent idéalement disposés, une nouvelle dimension.

« La Nativité » est redécouverte en plusieurs scènes admirables qui se détachent de façon très originale sur un disque de cuivre rouge; chaque épisode de la



Tristan et Yseult.

folle traversée du « Bateau Ivre » est un petit chef-d'œuvre; « Les Quatre Saisons » sont autant de charmants petits tableaux.

Nous aimons les blues profonds d'où jaillit la « Source africaine », ceux infiniment plus pâles mais toujours aussi nuancés de « La Dame à la Licorne ». Le triptyque de « La Madone aux fleurs rouges » est plein de charme et de fantaisie.

Si l'on peut constater que Pierre Vin a acquis une véritable maîtrise en tant qu'émailleur, cette exposition nous révèle qu'il est aussi un bijoutier de valeur.

Pendentifs d'argent très finement travaillés : ce sont les oiseaux déjà célèbres de l'artiste; d'autres sont enrichis d'ivoire, ornés de perles et de malachites, tous rivalisent d'originalité et d'élégance. Quant à la splendide croix d'argent incrustée de pierres précieuses, véritable pièce unique, elle est le symbole même de la consécration d'un artiste qui a réellement fait ses preuves.

M.D.V.

Fin d'année

Heureuse
plus que jamais !

ELIANE

Sobre mais élégant, ce manteau en lainage bouclé, de ton porcelaine, se complète lui aussi d'un col et d'une toque en castor. Une découpe en forme de plastron avantage la silhouette (Lebema).

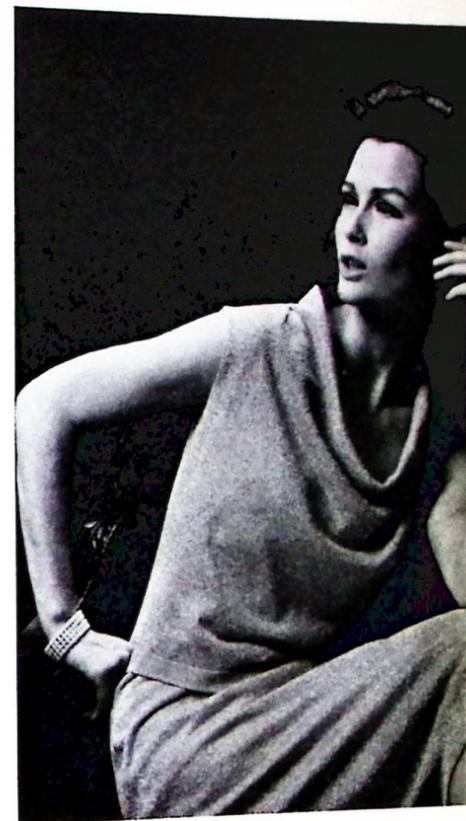


IRENE

Sous le manteau droit, exécuté en tweed mohair et terminé d'un col de vison, la jupe assortie et la tunique de crêpe clair s'harmonisent parfaitement (Guy Laroche).

L'ANNEE se termine, une autre va commencer.

Demain, nous l'entamerons dans la joie, une joie réelle basée sur quantité de faits, d'expériences, de souvenirs, sur la volonté formelle de poursuivre les tâches et le bonheur actuels. Une joie également partagée



SONIA

Féminin et seyant, cet ensemble de petit soir accorde la jupe rectiligne et le corsage drapé, ici façonnés en voile « pépite » légèrement scintillant (Tricosa).

par ceux qui nous entourent et que nous cherchons à combler.

Pour matérialiser cette transition, pour nous mettre dans l'ambiance des fêtes et des réveillons que faut-il, sinon un vêtement neuf ?

Une robe, un tailleur, un manteau qui s'accorde au climat du moment, qui s'adapte aux visites ou réceptions, aux dîners, aux invitations futures.

Mais il faut y penser dès maintenant. Ne pas laisser au hasard, le soin de décider (trop hâtivement) la silhouette ou la nuance qui sied exactement.

Pour éviter les erreurs, deux impératifs sont à la base des achats prévus : 1) S'en tenir aux idées classiques pour la vie courante. 2) Privilégier les interprétations brillantes, le soir.

La mode 65 en a ainsi décidé. Elle nous veut discrètes, pratiques, jeunes, à long terme de journée, mais souhaite nous voir éblouissantes au-delà du crépuscule.

Soumettons-nous de bonne grâce à ses caprices, d'autant qu'ils nous paraissent raisonnables et justifiés...

Cheveux courts ou longs?



MAGDA

D'origine espagnole, cette coiffure tout en volumes souples est délicatement nuancée de reflets « sarmant doré », tandis qu'un ruban de velours l'habille dans la nuque (I. Bianco).

GISELE

Harmonieuse et distinguée, cette coiffure plus étudiée, enrôle les cheveux en chignon, avant de les parer d'un bijou discret, en l'occurrence un motif associant le corail et l'argent (Elisabeth Arden).



HUGUETTE

La tête ici demeure petite sous les boucles mousseuses et blondes. Deux mèches s'avancent vers les joues, tandis qu'une frange légère adoucit le front (Alexandre).

SANDRINE

D'un blond délicat « belle au bois », ces cheveux à peine volutés sont massés en chignon étroit afin, semble-t-il, d'allonger la silhouette. Cette coiffure peut également convenir à des cheveux courts, à condition d'y ajouter un élément postiche et un bijou masquant la transition (Roger Para).



A vous d'en juger. Si les cheveux courts vous avantagent, n'hésitez pas à rajeunir votre visage, à réduire le volume de la tête, voire à transformer votre coiffure par un postiche léger, par un complément de cheveux, capable de vous transformer plus ou moins.

Si, au contraire, vous avez l'habitude d'un chignon, n'en changez pas. Habillez-le plutôt d'une résille, d'une fleur ou d'un bijou, superflu par ailleurs.



ODILE

Asymétrique et personnelle, voici traités en coup de vent, des cheveux sombres que l'on dirait irisés. La nuque est nette. Le mouvement est largement déporté d'un côté (W. Tonazzo).

YOLANDE

Féminine et moderne, cette coiffure également se termine en chignon, que vient emprisonner une résille de tulle et de perles. Par ailleurs le front disparaît sous des mèches brossées de biais, libérant l'oreille et dégageant le reste du visage (Simon Lanjac).

Le choix de Cendrillon

QUE devient-il, à l'heure du cosmos et des fusées, ce choix d'une chaussure délicate, raffinée, précieuse à maints égards ?

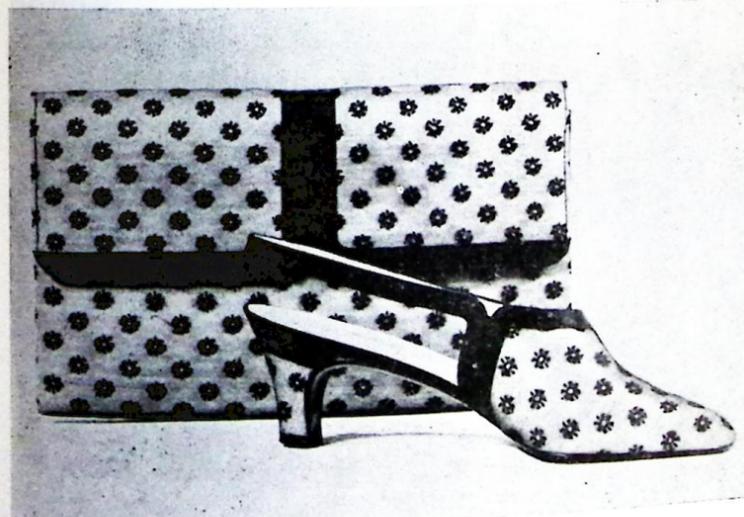
Moins différent qu'on ne le pourrait craindre. Même si, en cours de journée, les talons s'aplatissent, deviennent plus forts et plus pratiques, le soir ils retrouvent leur finesse et leur élan.

Il est prouvé d'ailleurs que la femme garde la passion des jolies chaussures, qu'elle sait mettre à profit les formes et les matières récentes, afin de se « ganter » le pied de manière esthétique et rationnelle.

Souvent, elle y ajoute le sac à main, réduit, coquet, léger, cherchant à coordonner au maximum, le style et la présentation de ce dernier aux escarpins, déjà cités.

MAXIM'S

La robe toute noire, plus ou moins décolletée, s'habillera volontiers d'une chaussure de satin revoilé de tulle brodé, à laquelle s'apparente une « enveloppe » tout aussi récente et bien proportionnée (Christian Dior).



AMBASSADOR

Rien, jusqu'ici ne rivalise avec le crocodile pour couronner l'élégance d'avant-soirée. C'est pourquoi l'escarpin et le sac, ici proposés gardent leur actualité (Dior).



LIDO

← Ingénieusement découpée, cette sandale à talon moyen est également façonnée en satin, de préférence assorti au ton de la robe qu'elle parachève. Une agrafe en argent et pierres taillées, fixe la lanière asymétrique qui la maintient « bien au pied » (Charles Jourdan).

SCALA

→ Imprévu et pailleté sur fond de velours, cet escarpin 65 se distingue par son éclat autant que par sa forme simple et dépouillée, par son talon confortable et sa cambrure équilibrée (Roger Vivier).



Accords nouveaux...

QUELLES sont les nuances qui plaisent aujourd'hui? Quels sont les coloris qui, aux lumières plus spécialement ajouteront de l'éclat aux visages, de la douceur au sourire, du charme à quiconque?

Il en existe plusieurs, évidemment, dont chacune découvrira l'audace ou la candeur, la tendresse ou la préciosité.

Retenons, parmi les mieux aimées, une série de pastels délicats où domine néanmoins le rose, grande vedette saisonnière. Rose intense ou effacé, rose shocking ou fuschia, rose acide ou dragée qui avive le teint, rajeunit la silhouette, supprime les complexes.

MURIEL

Extrêmement raffiné, cet ensemble en breitschwanz noir (une fourrure particulièrement souple et maniable) s'éclaire ici d'un corsage de satin blanc. Il associe la jupe, montée sur ceinture haute, au boléro à manches trois quarts (Edouard).



SIMONE

Evoquant le style des années 30, cette robe de cocktail est réalisée en lamé cloqué, modelant le corps sans l'ajuster. Un ourlet de vison la parachève (Jean Hercey).



GHISLAINE

C'est en tralbe façonné que s'apparente la robe et le manteau du soir, agréablement réchauffé de vison en guise de col et de parements (Balmain).

Viennent ensuite les jaunes discrets ou prononcés, les tons d'or ancien, d'ambre ou de topaze, de cuivre ou de safran, auxquels succèdent les verts suaves ou aquatiques, les bleus célestes, les mauves subtils et les gris nuages.

Tandis que suivent, éclatants et affirmés, les rouges, pourpre, violine, les bleus vitraux, les verts forestiers, les bruns tabac et café, en gammes diverses, toujours distinguées.

Laissant au noir, une suprématie incontestée, une vogue largement justifiée.

de fourrure

PARLERONS-NOUS fourrure aussi?

A vrai dire, elles sont trop diverses et séduisantes pour les ignorer davantage. Même si elles ne sont qu'un élément secondaire de notre vestiaire habituel, elles méritent une mention particulière.

Elles nous demeurent trop chères (à plus d'un sens du terme) pour ne pas nous y arrêter. D'autant plus que les visons, castor, zibeline et chinchilla (authentique ou non) nous

NATHALIE

Une autre version de l'ensemble robe et manteau, est ici interprétée en broché de soie. Un bijou précieux ferme le survêtement, ourlé de vison et complété d'une toque assortie (Nina Ricci).



JULIETTE

Une formule toujours similaire, allie avec bonheur le cloqué nylon et le vison en tailleur particulièrement net et séduisant, que vient enrichir une blouse brodée de perles multicolores (Madeleine de Rauch).

deviennent familiers, en garnitures plus qu'en vêtements entiers.

C'est rassurant pour les petits budgets, et presque aussi sympathique de posséder un « simple » bonnet, une cravate, des bracelets de pelage précieux, que d'attendre indéfiniment la possibilité de choisir la veste ou le manteau convoité.

Si donc, vous disposez d'une somme déterminée, consacrez-la plutôt à l'agrément d'une robe ou d'un manteau plus élégant. Un de ces modèles à mettre de temps en temps, et qui grâce à un ourlet, une parmenture, un collier se transformeront totalement.

Pensez-y!

L'idée est d'autant plus valable qu'au terme de l'hiver, la fourrure sera toujours aussi belle et prête à subir d'autres modifications. Vous la retrouvez chaque année, différente et assurée de

et de soie

plaire, sans qu'il vous en coûte des fortunes pour en changer...

HELENE

Sur une jupe longue (plus fréquente, en ce moment), la tunique a repris ses droits. Ici exécutée en lamé rouge et or, elle s'agrément d'un ourlet de zibeline (Jean Patou).



Candide, précieux,
éblouissant :

le blanc !

certaines ottomans ou gabardines, pour des robes longues dont l'ampleur, toutefois, paraît limitée.

Les moins jeunes voteront pour des étoffes précieuses, pour des modèles stricts que viendront enrichir un bijou, une étole, un manteau assorti.

Chacune, enfin, trouvera pour terminer l'année, la robe idéale qui la fera plus attirante et plus jolie.



VALERIE

Image de charme et de fraîcheur, cette robe en dentelle blanche, s'anime d'un nœud de satin bleu canard, simulatant une découpe arrondie vers la taille (Griffe-Evolution).

APRES avoir évoqué les nuances à succès, nous voici obligées de revenir au blanc.

Ce blanc pur, candide, flatteur à tous âges et en toutes saisons. Ce blanc mat ou brillant, opaque ou transparent qui fait les robes exquises et les soirées fastueuses. Ce blanc d'hiver, neigeux, tendre et givré qui habilite avec désinvolture et simplicité, avec infiniment de chic et de diversité.

Les jeunes choisiront la dentelle ou le coton côtelé,



FABIENNE

Une coupe précise mais un tissu façonné, du crylor en l'occurrence, suffit à donner du style à ce fourreau sans manches et décollé dans le dos. Tandis qu'une ceinture nouée marque la taille en souplesse (Sortilège).

Nocturne

QUE préférer pour les robes nocturnes, pour les réceptions occasionnelles ?

De la soie, sans doute. Brochée, façonnée, cloquée, matelassée, ouvragée, brodée de mille façons. Une soie bruisante dont le progrès a multiplié les aspects et les qualités. Une soie douce et agréable à porter, dont les reliefs et les impressions se renouvellent tant et plus.

Pour celles qui sont minces : aucun problème.

Pour les plus gourmandes, une seule restriction : éviter les motifs géants, les fleurs épaouies, les tissus trop ouvragés.

Françoise Alain.

SUZANNE

De ligne dépouillée mais de matière brillante, ici un tergal lamé, cette robe à taille indécise, voire dédoublée par une ceinture étroite, est dépourvue de col mais dotée de manches au coude (Basta).

Un cadeau «brabançon»

pour le
Prince Carlos-Hugues de Bourbon
et la
Princesse Irène d'Orange-Nassau

LE chapitre des souvenirs laissés à Diest par la Maison de Bourbon n'est pas épuisé. Il convient d'ajouter à l'article « Diest : « Ville Orange » mais aussi « Ville Bourbon » que nous avons publié dans notre dernier numéro, une petite information générale qui ne manque pas d'être agréable.

Inspiré par tous les faits historiques rapportés, notre collaborateur, M.E. Op de Beeck, a eu l'idée d'offrir à LL.AA.RR. le prince et la princesse Carlos-Hugues de Bourbon, un cadeau « brabançon ».

Grâce à l'aide efficace de la Fédération Touristique du Brabant, et avec la collaboration de M. Vanderlinden, archiviste de la ville de Diest, notre collaborateur a réalisé un album composé de tous les exemplaires de la revue « Brabant », dans lesquels un article sur Diest ou sur les membres de la Maison d'Orange-Nassau a été publié.

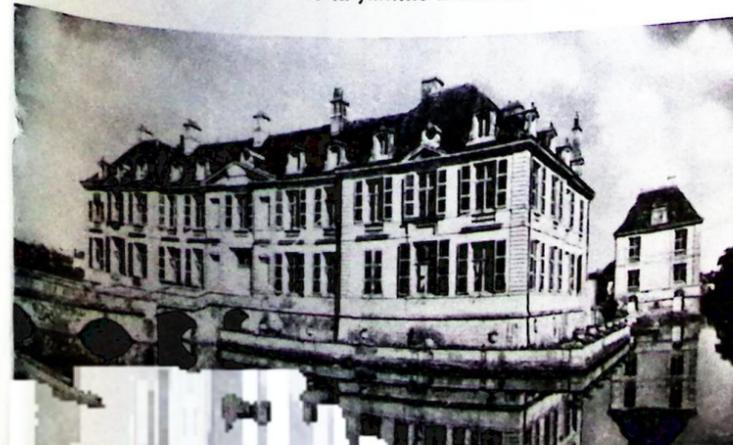
La reliure de ce volume imposant, confiée à M. Van Sas, relieur à Westerloo, a été exécutée en cuir bleu, timbrée aux armoiries des Bourbon. Elle porte, outre les initiales des époux princiers, l'inscription « Diest ». Le volume contient les dédicaces du Bourgmestre de Diest, de M. et Mme E. Op de Beeck et de M. Duwaerts, secrétaire permanent de la Fédération Touristique.

Le vendredi 26 septembre dernier, notre collaborateur et Mme ont été reçus par LL.AA.RR. le prince et la princesse Xavier de Bourbon, au château de Bostz où s'est déroulée, avec une rare cordialité, la petite cérémonie de remise de l'album. Au nom des époux princiers — qui séjournaient en Espagne à ce moment — la Princesse de Bourbon-Parme a remercié les donateurs et félicité notre collaborateur de l'idée originale qu'il avait eue de réaliser cet album, très réussi.

M. Op de Beeck n'a pas omis, cela va de soi, de chanter les louanges de la bonne ville de Diest, en tant que « Ville-Orange » que de haut lieu d'histoire et de tourisme.

Cette petite causerie « académique » se poursuivait encore tard dans la soirée, au « Petit salon »

Le charmant château de Lignières, résidence d'été de la famille Bourbon-Parme.

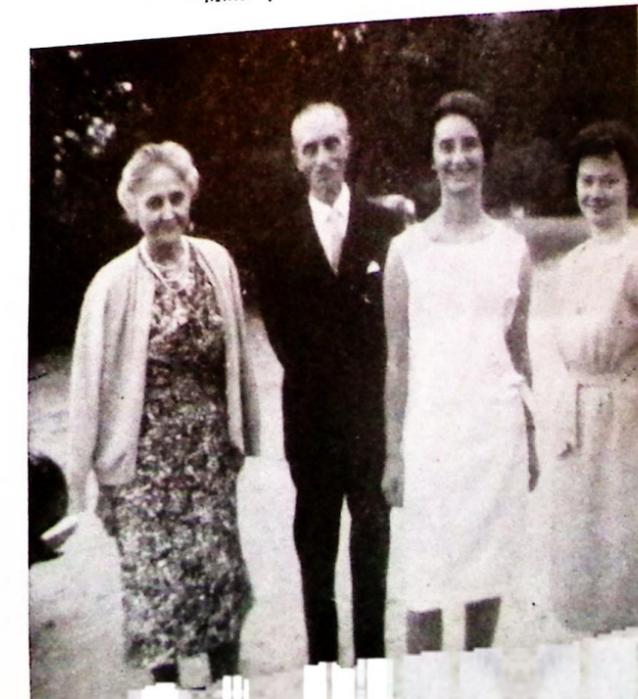


Louis de Bourbon, prince-évêque de Liège, qui en 1456 créa le Chapitre de l'église Saint-Sulpice.

du château, au cours d'un thé offert par la Princesse, charmée de voir évoquer devant elle les multiples beautés et richesses du pays brabançon.

Quelques jours plus tard, nos deux brabançons furent de nouveau à l'honneur. Ce fut au château de Lignières, résidence d'été habituelle (et situé à 120 km du château de Bostz) du Prince et de la Princesse de Bourbon-Parme qu'ils ont été reçus cette fois-ci. Au déjeuner offert dans l'imposante « Salle des Gardes », assistaient également, outre le prince et la princesse Xavier de Bourbon, la princesse Marie des Neiges et la comtesse de Bourbon-Busse Marie des Neiges et la comtesse de Bourbon-Busse Marie des Neiges qu'une fois de plus nos villes, villages et campagnes brabançons furent le sujet essentiel des conversations. Jean de RIVIEREN.

De gauche à droite, la princesse Xavier de Bourbon et son époux, la princesse Marie des Neiges de Bourbon et Mme Op de Beeck.





salle des métiers d'art
6, rue Saint-Jean - Bruxelles

foire aux
cadeaux

du 1^{er} novembre au 31 décembre

NOS CONFÉRENCES D'HIVER

4, rue SAINT-JEAN - BRUXELLES

14 décembre 1964
de 12 h 30 à 13 h 30

« OMBRIE, VERTE PROVINCE AU CŒUR DE L'ITALIE »,
par Christian Briade, secrétaire de Rédaction au Touring Club
Royal de Belgique.

11 janvier 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

« HULLO, HERE U.S.A. », door Bernard Henry, secretaris-gene-
raal van de Belgische Vereniging van Toeristische Schrijvers.

21 janvier 1965
à 20 heures

« LACS ET PAYSAGES ALPESTRES DE BAVIERE ET
D'AUTRICHE », par René Briade, rédacteur en chef de la revue
« Partir ».

8 février 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

« LA GROTTTE DE LASCAUX », par Fernand Liégeois, membre
de la Société française d'archéologie.

8 mars 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

1) « OUD BEGIJNHOF » (Anderlecht).
2) « DE STEM DER OUDE STENEN » (Ste.-Goedelekerk.
door Arthur De Bock, ex-leraar aan de scholen van de stad Brus-
sel.

17 mars 1965
à 20 heures

« DE MOLEN IN NEDERLAND... ONZE VRIEND », door
M. Van Hoogstraten, conferencier uit Nederland.

5 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

« L'ŒUVRE DE VICTOR HORTA », par V. G. Martiny, archi-
tecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la
province de Brabant.

Buffet : 12 heures.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

DECEMBRE

- 1 BRUXELLES : Palais des Congrès. — Exposition : « La Norvège, art et maison » (jusqu'au 27 décembre).

BRUXELLES : Locaux provisoires du Musée d'Art Moderne, 1, place Royale : Exposition « Le courant réaliste en Belgique » du XIX^e siècle à nos jours.

Tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures, jusqu'au 12 janvier 1965.

BRUXELLES : Bibliothèque Albert 1^{er}, 2 boulevard de l'Empereur : Exposition Albert Dürer (Un choix des plus belles gravures conservées au cabinet des Estampes d'Amsterdam.) Jusqu'au 6 décembre.

BRUXELLES : Musée d'Art moderne, 1, Place Royale : Exposition « Jeux de lumière dans la peinture belge, de Boulanger à Rik Wouters » (jusqu'au 10 janvier 1965).

- 3 LOUVAIN : Eglise St-Pierre. Concert de carillon, par R. Vansteenwegen. A 19 h 30. Ainsi que les jeudis 10, 17 et 24 décembre.

- 4 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Erabant », 6, rue St-Jean : « Foire aux Cadeaux » (jusqu'au 31 décembre).

- 6 MEISE : Pèlerinage des forgerons et propriétaires de tracteurs à la Chapelle de Saint-Eloi (Hasseltberg).

LOUVAIN : Eglise St-Pierre. Concert de carillon par R. Vansteenwegen, à 12 h 30. Ainsi que les 13, 20, 27 et 31 décembre.

Saint Eloi, le grand patron des métallurgistes et des orfèvres, est fêté partout en Belgique le 1^{er} décembre. Notre cliché représente un haut-relief en bois, XVII^e siècle (origine française) rappelant le miracle bien connu du pied coupé.



- 20, 24, 25, 26 et 27 BRUXELLES : Noël dans la Cité.

- 22 DANS LES GRANDS CENTRES : « Noël dans la Cité. Manifestations diverses.

- 24 DANS LES GRANDES ABBAYES : Messe de Minuit.
DANS LES GRANDS CENTRES : « Fêtes de Noël » et illuminations.

JANVIER 1965

- 6 DANS TOUTES LES REGIONS FLANDES DU PAYS : Cortège des « Rois Mages ».

Lorsque la tradition célèbre la fête des Rois, elle confond, dans sa commémoration, et les rois de la crèche qui ont, les premiers, crié « Le Roi boit », lorsqu'ils virent à Bethléem le « divin enfant » au sein de sa mère; et le roi qui, dans le gâteau, a trouvé la fève cachée; et le « Roi boit » des banquetts que s'offraient nos ancêtres et dont le tableau de Jordaens reste un précieux documentaire. La fête des Rois était déjà mentionnée dans un calendrier de l'an 488 et le Concile d'Orléans, en 541, en généralisa la célébration. Hélas, l'usage en est presque perdu.

- 31 GAMMERAGES (Galmaarden) : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul (cette coutume remonte à l'année 1382).

La manifestation marquant la conversion de saint Paul est très suivie par les amateurs de « Pauwelsbroodjes ».

FEVRIER

- 2 LOUVAIN : Fête patronale de l'Université. Messe solennelle dans la Collégiale St-Pierre. Cortège.

MARS

- 2 LOUVAIN : Carnaval étudiant. Plusieurs pays seront représentés.

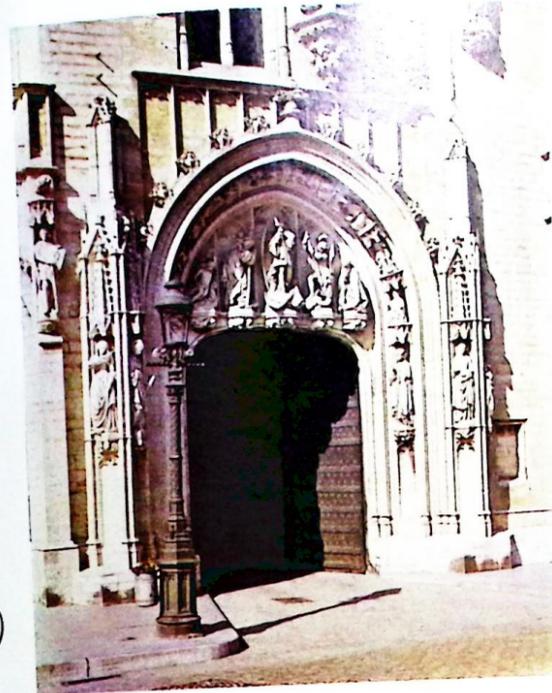
- 3 DIEST : Première grande foire aux chevaux et foire commerciale.

- 7 NIVELLES : Cortège carnavalesque et sortie des Géants.

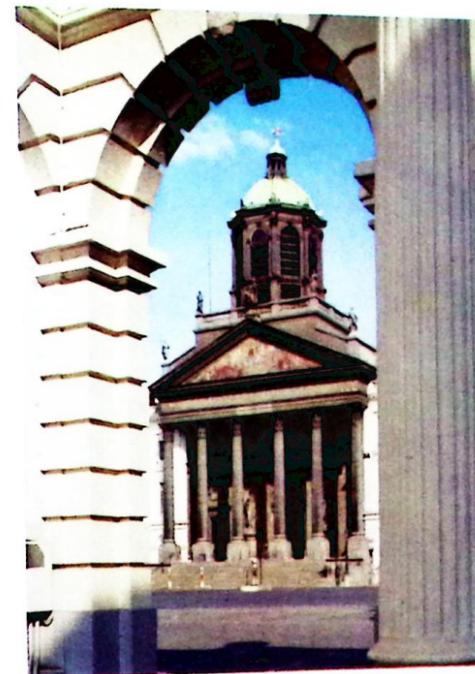
- 21 BRUXELLES (Eglise de la Chapelle) : Pèlerinage à St-Christophe. Bénédiction des véhicules (spécialement des autocars).

- 28 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.
HAL : Cortège carnavalesque.

WAVRE : Cortège carnavalesque.

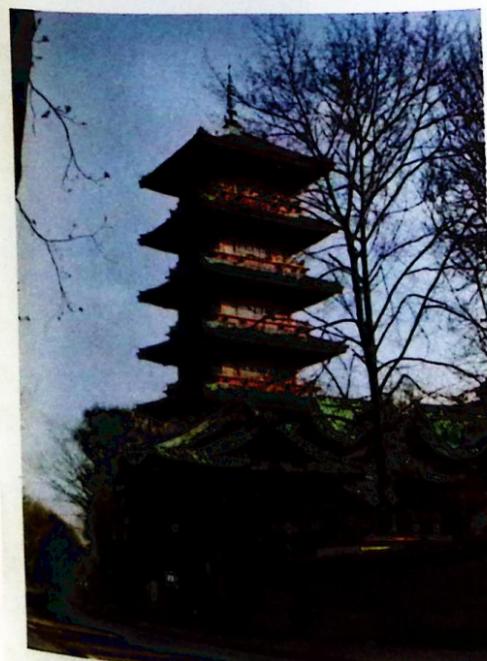


Portail de l'Hôtel de Ville



St-Jacques sur Coudenberg

ECRIN BRUXELLOIS



La Tour Japonaise



La Bibliothèque Royale



Palais de la Nation